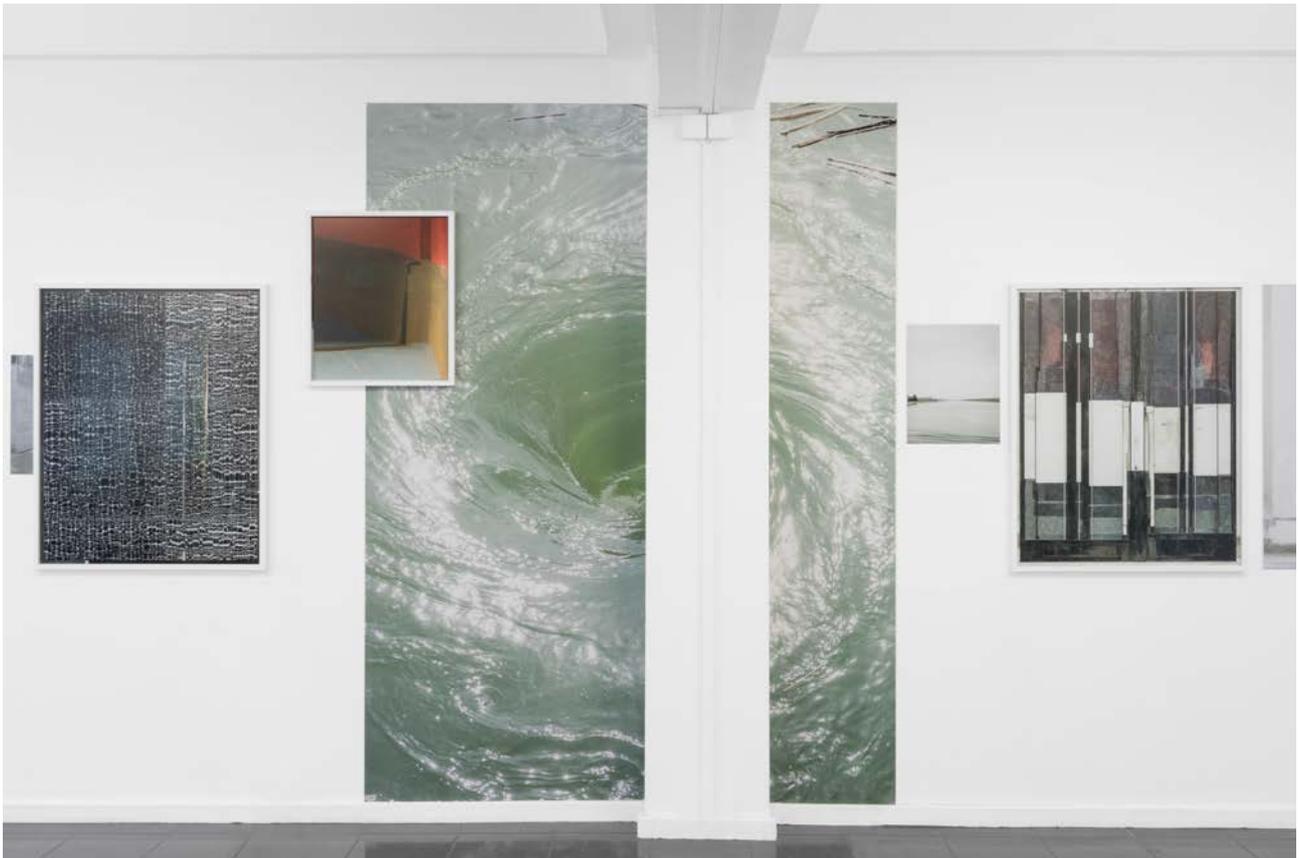




© Mathieu Bernard-Reymond, Transform 145, 2015, tirage pigmentaire, 100x80 cm. Courtesy Galerie Heinzer Reszler, Lausanne



© Mathieu Bernard-Reymond, exposition Transform, Galerie Heinzer Reszler, Lausanne, 21.1. – 5.3.2016

## **SOMMAIRE**

PUBLICATIONS	12
TESSIN	18
SUISSE ROMANDE	22
SUISSE ALÉMANIQUE	48

## **PHOTO-THEORIA**

Webzine mensuel sur l'actualité de la photographie contemporaine – [www.phototheoria.ch](http://www.phototheoria.ch)

Rédaction : Nassim Daghighian, historienne de l'art et critique AICA.

Contact : [info@phototheoria.ch](mailto:info@phototheoria.ch)



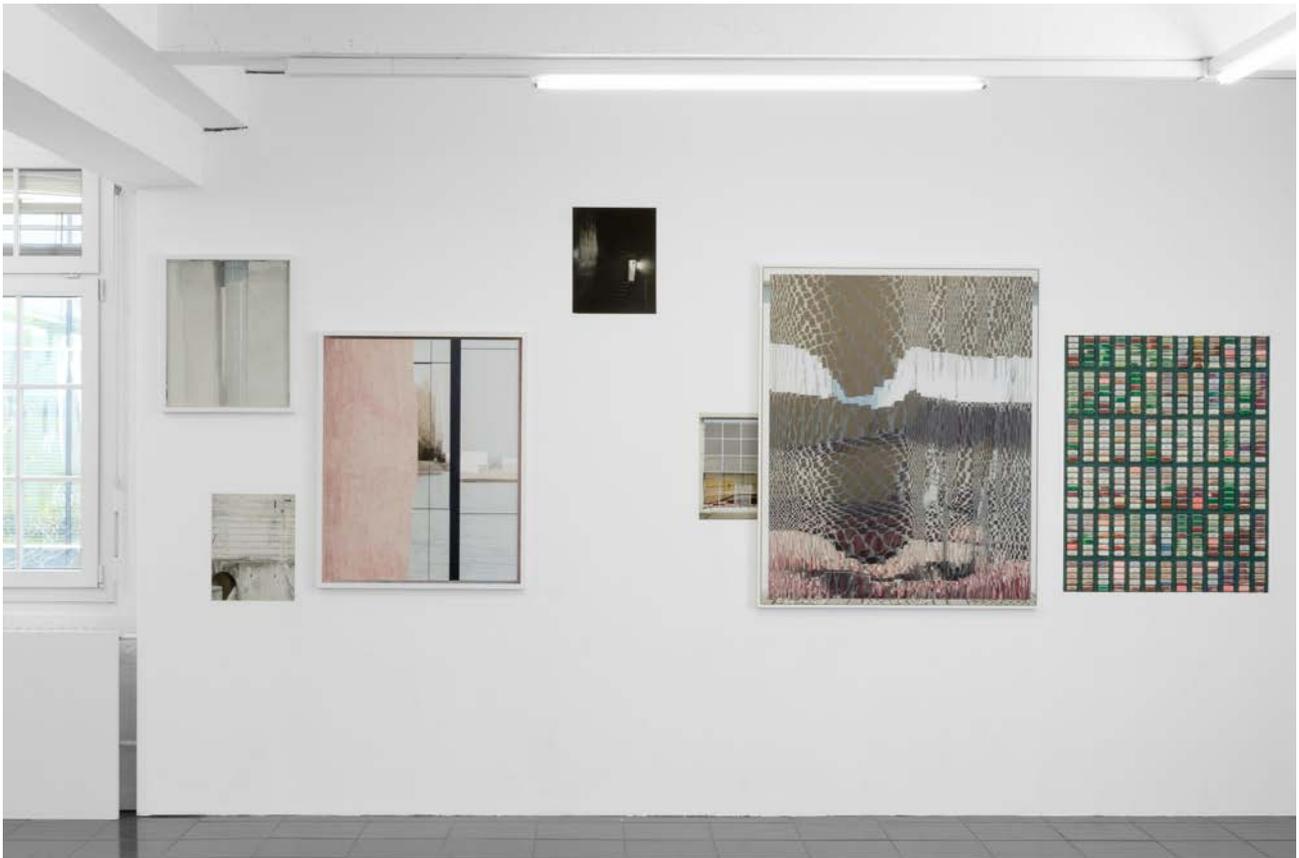
© Mathieu Bernard-Reymond, exposition *Transform*, Galerie Heinzer Reszler, Lausanne, 21.1. – 5.3.2016

## Couverture – Mathieu Bernard-Reymond. *Transform*

L'exposition *Transform*, organisée début 2016 à la Galerie Heinzer Reszler à Lausanne, permet de découvrir une nouvelle facette du travail artistique de Mathieu Bernard-Reymond. L'ensemble se présente comme une installation photographique contemporaine audacieuse, conçue spécifiquement pour l'espace de la galerie. Les principes de production, de transformation, de juxtaposition, voire de superposition, qui guident les diverses modalités d'accrochage, sont étroitement liés aux lieux représentés. Les différentes étapes de la création artistique sont explicitement mises en relation dans l'exposition, perçue comme un médium en soi.

L'origine de la série *Transform* est un travail documentaire réalisé lors d'une résidence artistique portant sur les sites de production d'EDF en Alsace, ses centrales hydroélectriques et nucléaires le long du Rhin. Ce premier travail photographique a été présenté en automne 2015 dans l'exposition *Image électrique* à La Chambre, Strasbourg, en partenariat avec EDF. Les notions de processus et de transformation, que Bernard-Reymond va développer par la suite, font déjà partie intégrante du fonctionnement d'une centrale hydraulique, utilisant la force de l'eau, ou d'une centrale nucléaire comme Fessenheim, générant de la vapeur d'eau, pour produire de l'énergie électrique. Une partie des photographies de l'exposition *Transform* nous montrent donc ces espaces industriels à travers des détails d'objets, des vues architecturales et quelques paysages, dont l'image magnifique d'un tourbillon d'eau verte, constellé de reflets du soleil, collée au mur comme une grande affiche, de part et d'autre d'un pilier. Un jeu intéressant avec l'architecture du lieu qui dynamise la présentation des œuvres par la mise en valeur d'une dimension sculpturale.

Pour la série *Transform*, Bernard-Reymond a choisi certaines photographies de sa série *Images électriques* et leur a fait subir plusieurs mutations numériques à l'aide d'un algorithme, c'est-à-dire une suite d'opérations successives automatisées de traitement d'image. Une part de hasard survient à ce stade, mais le contrôle du produit final est total puisque l'artiste effectue un *editing* des résultats obtenus, puis d'autres manipulations numériques. Généralement, il ne sélectionne qu'une portion de l'original et introduit ainsi, par le recadrage, un autre type d'intervention. Les photographies perdent progressivement leur apparence documentaire classique pour devenir de plus en plus abstraites. Certaines suggèrent un ressemblance avec la peinture – la modification des pixels en postproduction évoquant les touches du pinceau, – alors que d'autres s'apparentent plutôt à la création infographique, de par leurs couleurs en aplat ou l'aspect étrange de quelques formes. Souvent, la nature des images est difficile à identifier et laisse place à l'imaginaire.



© Mathieu Bernard-Reymond, exposition Transform, Galerie Heinzer Reszler, Lausanne, 21.1. – 5.3.2016

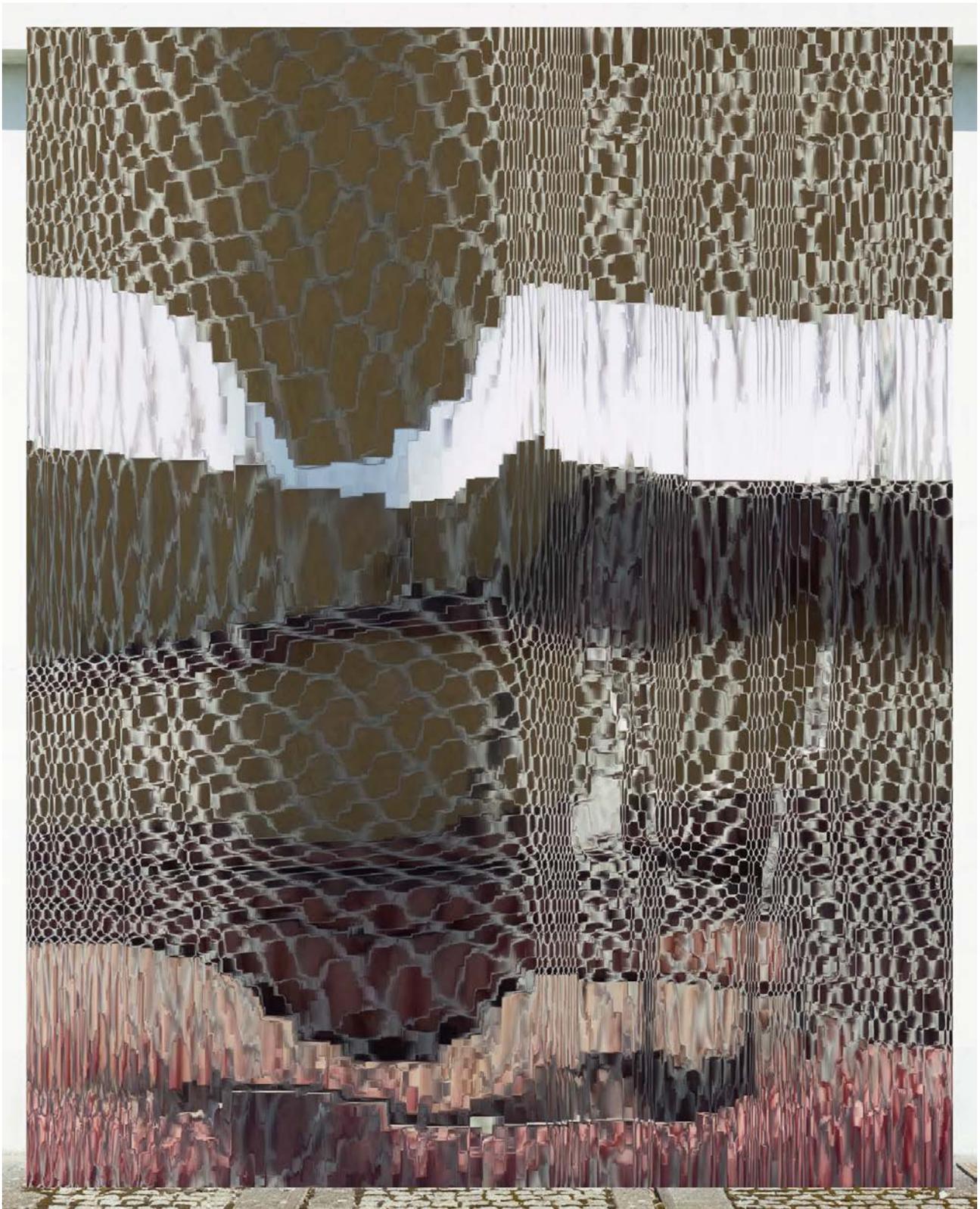
L'ambiguïté poétique est donc une dimension importante de Transform. En observant attentivement le pourtour de ces œuvres, on remarque un fin cadre interne à l'image, qui reprend le pourtour de l'original avant sa restructuration numérique. Par cet effet subtil de surcadrage et de juxtaposition, similaire à un collage, le stade final de transformation cohabite avec une petite portion de la photographie à son stade initial, et les phases intermédiaires restent un mystère pour le spectateur... Un dialogue entre enregistrement du réel et manipulation artistique s'établit non seulement à l'intérieur de chaque œuvre, mais aussi dans l'accrochage complexe des images des deux séries, qui se chevauchent fréquemment, varient dans leur taille et leur disposition à différentes hauteurs. Une sorte de mise en vibration s'instaure entre production d'énergie dans les lieux photographiés et processus créatif montré dans l'exposition.

La série *Images électriques* est présentée sous forme de tirages de multiples dimensions collés à même le mur, alors que les œuvres de *Transform* sont mises sous cadre blanc de trois formats différents (60x50, 100x80 et 136x100 cm) et, souvent, se superposent aux tirages collés. S'y ajoute une grande image de *Transform* aux teintes bleues, collée à la cimaise et partiellement masquée par une petite œuvre proche du monochrome jaune. Ce tirage imposant, encadré de deux fenêtres, apparaît comme le pendant de la photographie du tourbillon qui se trouve sur la paroi adjacente. L'ensemble de l'accrochage, qui évoque les pratiques du collage et du montage, offre ainsi au spectateur la possibilité d'imaginer de nombreuses associations, combinaisons et interprétations.

Nassim Daghighian

Mathieu Bernard-Reymond (1976, FR) est diplômé de la Formation Supérieure en photographie de Vevey (CEPV) en 2002. Il a remporté le Prix de la fondation HSBC pour la photographie en 2003, le prix No-Limit des Rencontres d'Arles en 2005, le premier prix du salon Paris Photo en partenariat avec BMW en 2006, ainsi que le prix Arcimboldo pour la photographie numérique en 2009. Il a publié deux ouvrages, *Vous-êtes ici* (2003, Actes-Sud) et *TV* (2008, Hatje Cantz). Mathieu Bernard-Reymond a présenté son travail dans de nombreuses expositions personnelles en Europe, en Chine, au Japon et à New York, notamment *Des Mondes Possibles*, Musée Nicéphore Niépce, 2010 ; *Elements*, Galerie 14-1, Stuttgart, Allemagne, 2011 ; *Intervalle* et *Disparitions*, Ku-Gallery, Taïpei, Taiwan, Chine, 2011-2012 ; *Monuments*, Galerie Heinzer Reszler, Bruxelles, 2012 et *395'573*, Galerie Heizer Reszler, Lausanne, 2014. [www.matbr.com](http://www.matbr.com)

Note : Les œuvres exposées sont des tirages pigmentaires sur papier archive réalisés par l'artiste (édition de 5 + 1 EA). Les images sont également disponibles au format 35x28 cm dans une édition de 30 exemplaires.



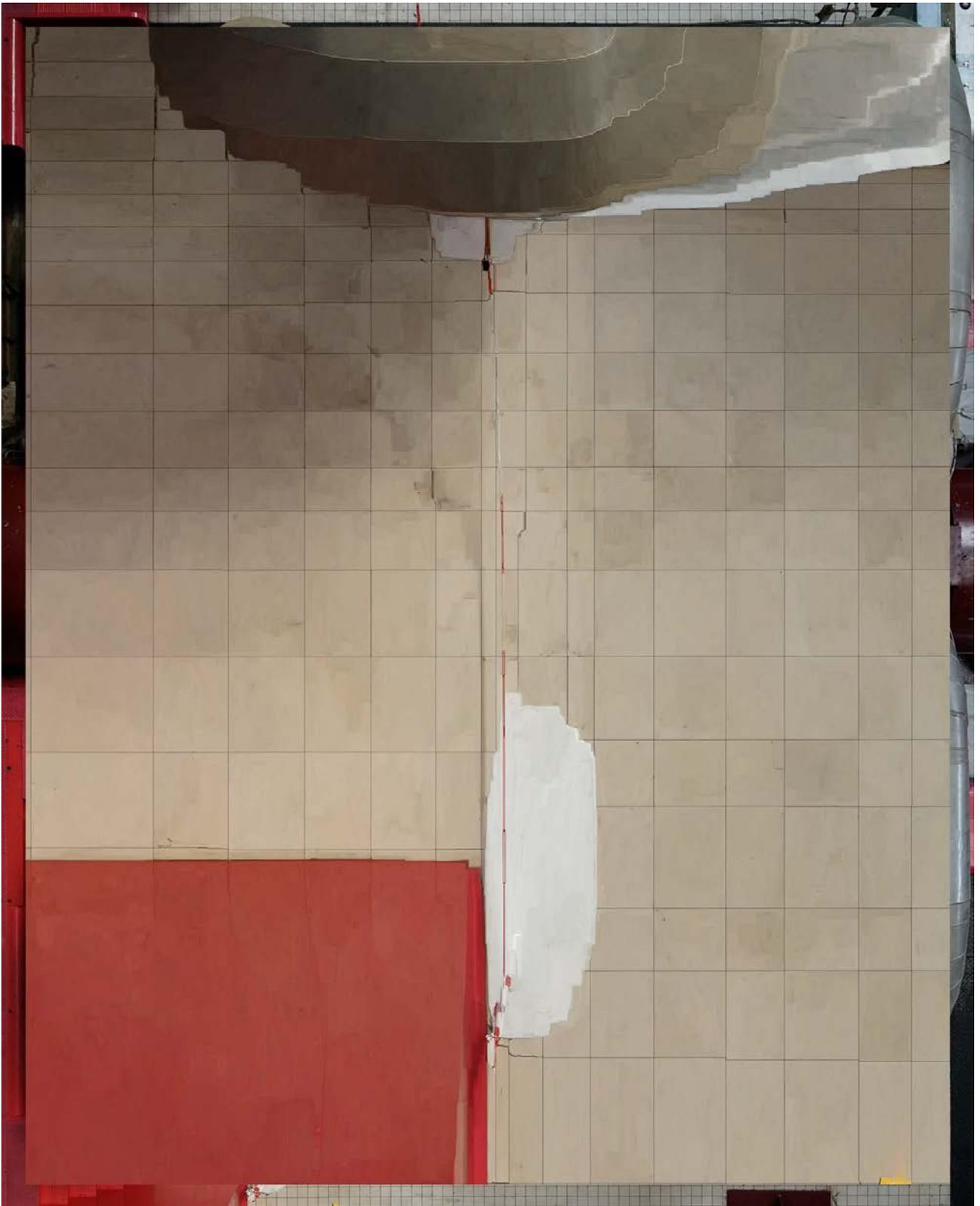
© Mathieu Bernard-Reymond, Transform 7, 2015, tirage pigmentaire, 136x100 cm. Courtesy Galerie Heinzer Reszler, Lausanne



© Mathieu Bernard-Reymond, Transform 175, 2015, 100x80 cm (à gauche), Galerie Heinzer Reszler, Lausanne, 21.1. – 5.3.2016



© Mathieu Bernard-Reymond, exposition Transform, Galerie Heinzer Reszler, Lausanne, 21.1. – 5.3.2016



© Mathieu Bernard-Reymond, Transform 112, 2015, tirage pigmentaire, 60x50 cm. Courtesy Galerie Heinzer Reszler, Lausanne



© Mathieu Bernard-Reymond, Transform 61, 2015, tirage pigmentaire, 60x50 cm. Courtesy Galerie Heinzer Reszler, Lausanne



© Mathieu Bernard-Reymond, Transform 48, 2015, tirage pigmentaire, 100x80 cm. Courtesy Galerie Heinzer Reszler, Lausanne



© Mathieu Bernard-Reymond, Transform 176, 2015, tirage pigmentaire, 100x80 cm. Courtesy Galerie Heinzer Reszler, Lausanne



## PUBLICATIONS

### **Xu Yong. Negatives**

Dortmund, Kettler, 2015, 72 p.  
[www.verlag-kettler.de](http://www.verlag-kettler.de)

Cet ouvrage, paru initialement à Hong Kong chez New Century Press en décembre 2014, montre les négatifs des photographies réalisées par Xu Yong avec son Konica 35 mm lors des manifestations de la place Tian'anmen, dans la capitale chinoise, du 14 avril au 4 juin 1989. Ce mouvement de contestation, mené par des étudiants, des intellectuels et des ouvriers, s'est étendu à d'autres grandes villes et, à Pékin, s'est terminé dans la répression armée, faisant de nombreuses victimes civiles dont on ignore le nombre exact. Les faits sont effectivement l'objet d'une censure très forte dans le pays, où le livre de Xu Yong est interdit de vente. Toute commémoration ou évocation de ce printemps-là est bannie, mais le photographe a sélectionné exactement 64 images pour sa publication, car ces chiffres sont employés par les Chinois pour faire référence la date tragique du 4 juin (abrégé en anglais : 6.4.). Réalisant des prises de vue tous les jours, pendant six semaines, il a dû faire un choix radical parmi des centaines d'images. Les négatifs, jamais publiés depuis 1989, ont été soigneusement scannés et traités numériquement par le photographe vingt-cinq ans après. La démarche se veut explicitement artistique, bien que sa portée politique et symbolique n'échappe à personne. Les photographies, prises sur le vif au cœur des événements, ne montrent pas d'affrontements violents, mais des milliers de manifestants pacifiques, jeunes pour la plupart, brandissant des banderoles en chinois que nous ne pouvons malheureusement pas comprendre, mais qui révèlent leurs principales revendications : moins de corruption et de censure, plus de liberté d'expression. D'ailleurs, le sens de lecture des mots a été inversé par Yong, comme le sont les couleurs des images négatives publiées dans l'ouvrage. L'armée populaire de libération n'apparaît que dans les images 61, 63 et 64 ; la toute dernière, qui montre un



© Xu Yong, Tian'anmen, Pékin, 1989. À l'arrière-plan, le portrait de Mao Zedong sur la monumentale porte de la Paix céleste (Tian'anmen en chinois), entrée sud de la Cité impériale et construction hautement symbolique située au nord de la place Tian'anmen.

char d'assaut détruisant tout sur son passage, semble prise à la sauvette par Yong, qui fuit probablement les balles ou le risque d'une arrestation. Sur d'autres images et en couverture du livre, on voit la masse sombre de la Déesse de la Démocratie, une sculpture blanche en polystyrène et en plâtre de cinq mètres de haut, réalisée par des étudiants de l'école des beaux-arts de Pékin pendant la contestation et détruite par un tank la nuit du 3 au 4 juin. La statue est à ce jour reproduite dans de nombreuses villes en dehors de Chine.

Le lecteur peut être surpris ou perturbé par l'inversion des couleurs dans l'ouvrage. Comme l'explique Shu Yang dans son essai publié à la suite des images, seuls les photographes de l'époque de l'argentique ont pris l'habitude de "visualiser" le résultat positif en observant leurs négatifs. Pour toute autre personne, le ciel presque noir, les cheveux blancs des jeunes Chinois, l'aspect fantomatique de certains visages, l'omniprésence d'un vert vif (rouge dans la réalité), sont troublants et incitent à vouloir en savoir plus sur chaque image. Sur le rabat arrière de la jaquette en plastique transparent qui protège la couverture toilée du livre, un petit mode d'emploi indique comment voir les images en positif à l'aide d'un smartphone, d'une tablette ou de tout autre moyen numérique similaire équipé d'une caméra et d'une fonction pour inverser les couleurs.

Pour Xu Yong, les négatifs ont un rapport très puissant avec l'enregistrement visuel du réel, les publier sert autant à lutter contre l'oubli qu'à mettre en évidence le long processus nécessaire pour oser les montrer. Une manière subtile de dénoncer la censure, d'utiliser les médias numériques pour mettre en valeur des rouleaux de film argentique et, ironiquement, de faire croire qu'il suffit d'une application pour que les événements les plus tragiques passent du négatif au positif !

"On the attempt to cover-up and induce amnesia on an historic event, negatives have more direct impact as evidence than normal photographs or digital media. However, perhaps using this form to immunize against amnesia is not that important. What should be carefully considered are the social conditions that have resulted in the prolonged process of completing these works." Xu Yong \*

Nassim Daghighian

\* Yong cité par Shu Yang dans son essai publié dans *Negatives*, en ligne : <https://www.lensculture.com/articles/xu-yong-negatives>  
Traduction par Irène Attinger, Maison Européenne de la Photographie, <http://www.mep-fr.org/2015/12/30/le-choix-de-la-librairie-25/> :  
" Face aux tentatives de dissimulation et aux incitations à l'amnésie sur un événement historique, les négatifs ont, comme preuves, un impact plus direct que des photographies normales ou des médias numériques. Cependant, peut-être que l'utilisation de cette forme pour immuniser contre l'amnésie n'est pas si importante. Ce que l'on devrait soigneusement considérer, ce sont les conditions sociales qui ont abouti au processus prolongé d'achèvement de ces œuvres. "

Survivants

en Ukraine

Stephen Shore



PHAIDON

© Stephen Shore, Tzal Nusymovych, Korsun, oblast de Cherkas'ka, image encollée sur la première de couverture du livre *Survivants en Ukraine*, Phaidon, 2015

### **Stephen Shore. Survivants en Ukraine**

Paris, Phaidon, 2015, 136 p.

[www.phaidon.com](http://www.phaidon.com)

" Ce projet m'a été suggéré par mon épouse, Ginger. Je lui suis extrêmement redevable de sa perspicacité et de ses encouragements. Elle a compris que mon travail devait entrer dans une sphère plus personnelle et traiter du pays que mon grand-père paternel avait quitté à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. [...] Les personnes photographiées dans ce livre font partie du Survivor Mitzvah Project, projet humanitaire créé pour apporter une aide d'urgence aux derniers survivants de l'Holocauste en Europe de l'Est. " Stephen Shore (p.136)

Stephen Shore a réalisé ses photographies en numérique entre 2012 et 2013. Après avoir rencontré de nombreux Juifs ayant fui les escadrons de la mort nazis, il s'est concentré sur vingt-deux d'entre eux pour son livre. Celui-ci est introduit par un essai éclairant de Jane Kramer, rédactrice au *New Yorker* où elle signe la *Letter from Europe* depuis 1981. L'auteure établit des liens intéressants entre le destin individuel des Juifs survivants établis en Ukraine et l'histoire de ce pays, objet de revendications territoriales séculaires. L'Ukraine, tant convoitée par Staline, Hitler ou Poutine, notamment en raison de la richesse de son sol, comptait 2 700 000 Juifs en 1939, mais 1 500 000 ont été tués pendant la Seconde Guerre mondiale.



© Stephen Shore, Anna Gribun-Perlova, Kherson, oblast de Khersonska, image du livre *Survivants en Ukraine*, Phaidon, 2015 [le mot *oblast* désigne une entité administrative territoriale de type région, district]

Il ne s'agissait pas de déportation dans des camps, mais de massacres perpétrés par les unités paramilitaires SS. Les survivants d'Ukraine se sont souvent retrouvés dans une grande pauvreté. Stephen Shore témoigne de leur vie quotidienne en réalisant leur portrait et de nombreuses photographies de leur intimité : leurs bibelots ("tchotchkes"), leurs médicaments (la plupart sont nonagénaires) ou un coin de leur cuisine. Certains sont fiers d'avoir servi dans l'armée soviétique, comme Tzal Nusymovych, posant avec les nombreuses médailles obtenues pour sa participation à la bataille de Stalingrad. D'autres ont été marqués à vie par un exil forcé sous les bombes. Anna Gribun-Perlova témoigne : "[...] la chose la plus importante que j'ai apprise, je vous dirai que c'est cela. Rester en vie, survivre, garder ma famille unie et voir mon fils aîné – qui se souvient dans les moindres détails du jour où son grand-père, touché par une bombe, mourut devant ses yeux – fêter son quarante-cinquième anniversaire de mariage." (p.8)

De manière subtile, Stephen Shore a su juxtaposer dans ce livre des images reliant passé et présent. Il a aussi photographié de nombreux paysages, naturels ou construits : les villes et villages traversés, des jeunes se baignant dans la rivière Ros, un cimetière juif abandonné ou une synagogue aux livres vétustes. Ces prises de vue en extérieur apportent un complément lumineux aux images plus intimes des survivants. La taille et la mise en page des photographies varient souvent, incitant à une lecture dynamique et personnelle de l'ouvrage. La couleur étrange de la couverture rigide suscite un sentiment ambigu. À chacun d'imaginer les histoires vécues par ces derniers représentants d'une période tragique du siècle passé.

Nassim Daghighian



© Stephen Shore, Alexandra Futeran, Tomashpil, Oblast de Vinnytska, du livre *Survivants en Ukraine*, Phaidon, 2015



© Stephen Shore, Lyubov Yankelevna, Boryspil, Oblast de Kyivska, du livre *Survivants en Ukraine*, Phaidon, 2015



© Stephen Shore, Lyubov Yankelevna, Boryspil, Oblast de Kyivska, du livre *Survivants en Ukraine*, Phaidon, 2015



© Stephen Shore, Uman, Oblast de Cherkaska, image tirée du livre *Survivants en Ukraine*, Phaidon, 2015



© Domenico Scarano, 09-6546, de la série Dans la Garrigue, 2015, tirage pigmentaire, 40x60 cm

## TESSIN

### **Domenico Scarano. Fotografie 2015**

Galleria Cons Arc, Chiasso, 28.02. – 16.04.2016

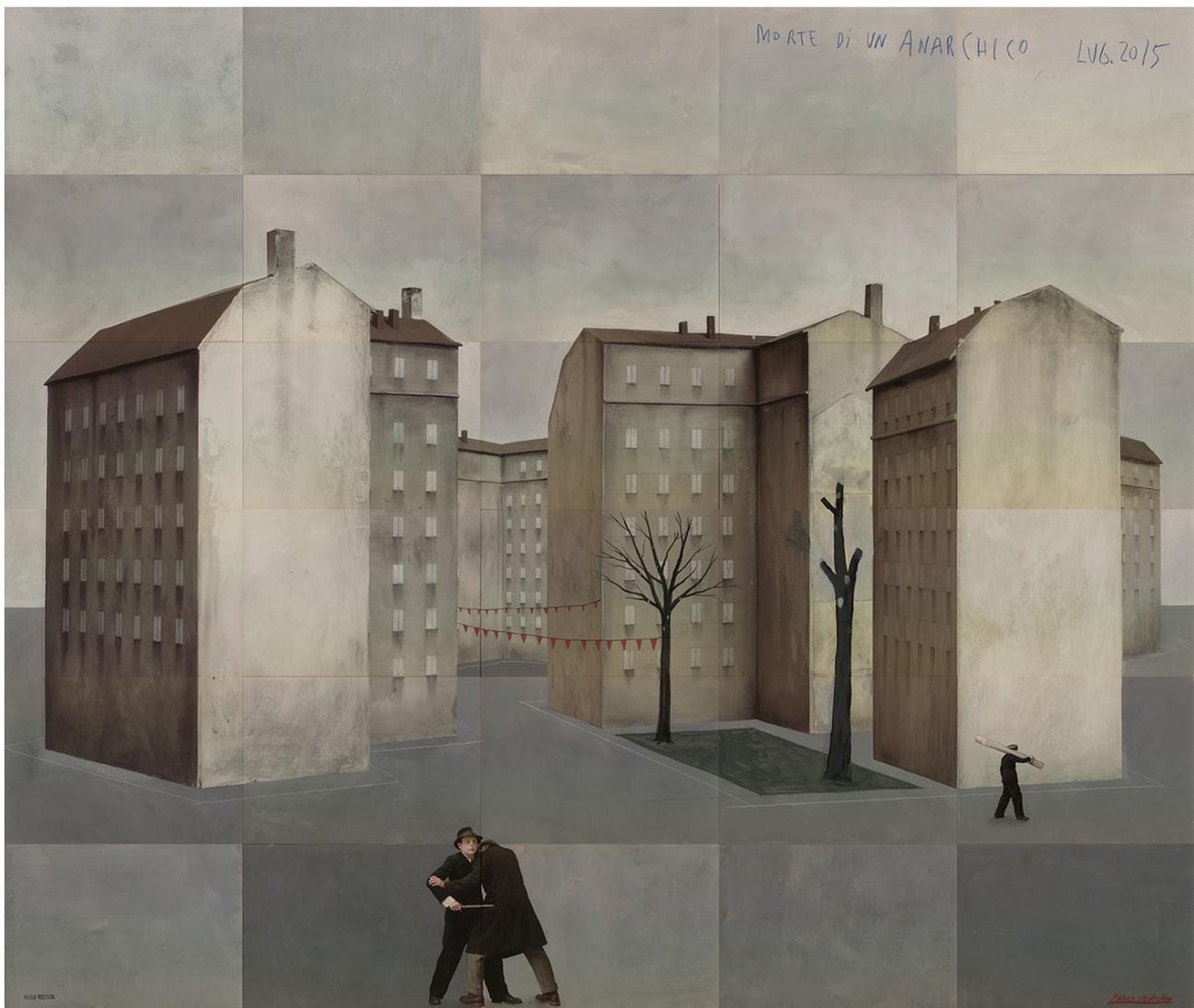
[www.consarc.ch](http://www.consarc.ch)

Les trois séries de Domenico Scarano (1969, Scario) réalisées en 2015 ont pour point commun la recherche de "signes" qui confèrent au lieu son caractère distinctif. Pour Scarano, la photographie est une superposition d'expériences et de souvenirs qui conduisent souvent à une trace, à une marque indélébile reliée à un lieu et un temps donnés. Les séries *Transiti* et *Dans la Garrigue* (Cabrières-d'Avignon) oscillent entre représentation documentaire et abstraction jouant avec les matières : murs gris, tas de sable ou pierres. Dans *Noir-Blanc*, qui comporte des polyptyques et des images isolées, les photographies ont été travaillées numériquement. Scarano cite à leur propos les œuvres noir-blanc du peintre Vasarely inspirées par son séjour dans sa maison de campagne dans la garrigue provençale. Les titres évoquent cependant l'astronomie et un voyage dans l'espace...

Nassim Daghighian



© Domenico Scarano, Anadyr-Neg, de la série Noir-Blanc, 2015, tirage pigmentaire, 60x60 cm



© Paolo Ventura, Morte di un Anarchico, 2015, de la série La Città Infinita

### **Paolo Ventura. La Città Infinita**

Photographica FineArt, Lugano, 10.03. – 05.05.2016 ; vernissage 10.03., 18h  
[www.photographicafineart.com](http://www.photographicafineart.com)

Artiste pluridisciplinaire, Paolo Ventura (1968, Milan) utilise la photographie afin de documenter une réalité fictive façonnée de ses propres mains. Les décors minutieusement construits dans son atelier se transforment le temps d'un cliché en villes, rues, bâtiments et intérieurs qui accueillent des personnages traînant avec eux leurs histoires intimes, comme suspendus dans un temps immobile. De temps à autre, il rentre lui-même dans l'espace du cadre, comme dans la série *Le Storie*, où il porte les habits de personnages tantôt loufoques, tantôt poétiques.

Semblables à des tableaux photographiques, les paysages brumeux de Ventura figent et entremêlent rêve, fiction et souvenirs d'enfance, pour transporter le spectateur dans un espace merveilleux et mélancolique. Les scènes créées par l'artiste sont teintées de nostalgie et évoquent des instants quotidiens du passé de l'Italie – les murs délavés des immeubles en stucco, les rues pavées – mais possèdent toutes un élément du domaine de l'étrange ou du fantastique qui font écho à son enfance : une imagination débordante pour celui qui pense que le monde réel semble toujours un peu trop gris.

Sources : <http://www.loieldelaphotographie.com/fr/2014/06/18/article/25150/paolo-ventura-l-homme-a-la-valise/>  
<http://www.festivalphoto-lagacilly.com/l-edition-2015/paolo-ventura>



© Paolo Ventura, Cinema Eden, 2014, de la série La Città Infinita



© Maya Rochat, de la série *Too Much Metal for One Hand*, 2016

## SUISSE ROMANDE

### **Maya Rochat. Too Much Metal For One Hand**

Espace Quai 1, Vevey, 16.03. – 23.04.2016 ; vernissage 16.03., 18h30  
[www.quai1.ch](http://www.quai1.ch)

Face au flux d'images qui défilent aujourd'hui dans une sorte de bourdonnement ininterrompu, Maya Rochat impose une rupture. Elle détourne, déchire, spray, peint, détruit, dessine, recompose et superpose, parfois dans des accès de violence instinctive, les photographies qui composent la base de son travail. À l'ère d'internet et de la digitalisation, elle se confronte directement à la matière et met ainsi en exergue la structure et la corporalité des images. Nourrie à l'énergie de la musique métal et de l'atmosphère de ces concerts, la série *Too Much Metal for One Hand* est composée d'images suggestives, saturées, qui sapent les codes d'interprétation usuels et troublent les modes de perception de ceux qui les regardent. À l'opposé de la démarche documentaire, Maya Rochat offre une expérience immersive qui interroge la capacité de la photographie à représenter le réel. Il y a dans ses œuvres rageuses et bruyantes de la tension et des cris, mais aussi une douceur que le visiteur ne trouve qu'après avoir repoussé ses propres limites et traversé le chaos, comme lors d'un processus cathartique. L'installation conçue pour l'Espace Quai1 – photographie-performance, collage-mutant associant les images fixes et animées, floutant les frontières entre les techniques et les univers analogiques et digitaux – invite le spectateur à inventer sa propre trame narrative.

Née en 1985, Maya Rochat (Suisse) obtient en 2009 un Bachelor en communication visuelle à l'ECAL – Ecole cantonale d'art de Lausanne – récompensé par un prix d'excellence suivi d'un master avec mention à la HEAD, Genève, en 2012. Elle partage aujourd'hui son temps entre Berlin et la Suisse. Ses travaux ont été présentés lors d'expositions solo ou collectives à la Tate Modern de Londres, au Centre pour la photographie de Genève ou au Palais de Tokyo à Paris. Artiste multidisciplinaire Maya Rochat est également active dans les domaines de l'installation, de l'édition et de la curation.

Source : dossier de presse



© Maya Rochat, de la série Too Much Metal for One Hand, 2016



Valérie Belin, Still life with Pearls #14020808, 2014, de la série Still Life © Valérie Belin / Prix Pictet Ltd 2015

### **Disorder. 6<sup>ème</sup> Prix Pictet**

MICR Musée international de la Croix-Rouge et du Croissant-Rouge, Genève, 02.03. – 08.05.2016  
[www.redcrossmuseum.ch](http://www.redcrossmuseum.ch)

Avec : Ilit Azoulay, Valérie Belin, Matthew Brandt, Maxim Dondyuk, Alixandra Fazzina, Ori Gersht, John Gossage, Pieter Hugo, Gideon Mendel, Sophie Ristelhueber, Brent Stirton et Yang Yongliang.

" Notre époque se caractérise par le désordre. [...] La maîtrise que nous avons de nombreux aspects de la vie nous a amenés à croire que nous avons plié la planète à notre volonté. Cependant, la fragilité de cette présomption se révèle à chaque épidémie, tremblement de terre, raz-de-marée ou sécheresse. À mesure que les jours passent, notre illusion d'ordre se désintègre. "

Kofi Annan, Président d'honneur du Prix Pictet

*Disorder* est le thème de la sixième édition du Prix Pictet, prestigieuse récompense dans les domaines de la photographie et du développement durable. Chaos social, débordements politiques, guerres civiles, dérèglements climatiques sont autant de manifestations du désordre retrouvées au coeur des travaux des douze photographes exposés, qui les traitent de façon poétique, abstraite ou documentaire. À l'issue d'une première sélection qui a vu plus de 700 noms examinés, 12 artistes ont été retenus par un jury indépendant.

Après une présentation au Musée d'Art moderne de la Ville de Paris et au MAXXI à Rome, l'exposition *Disorder* fait halte à Genève. Elle est accompagnée d'une publication disponible en anglais.

Source : dossier de presse



Ori Gersht, Time After Time: Blow Up No. 8, 2007, de la série Blow Up © Ori Gersht / Prix Pictet Ltd 2015



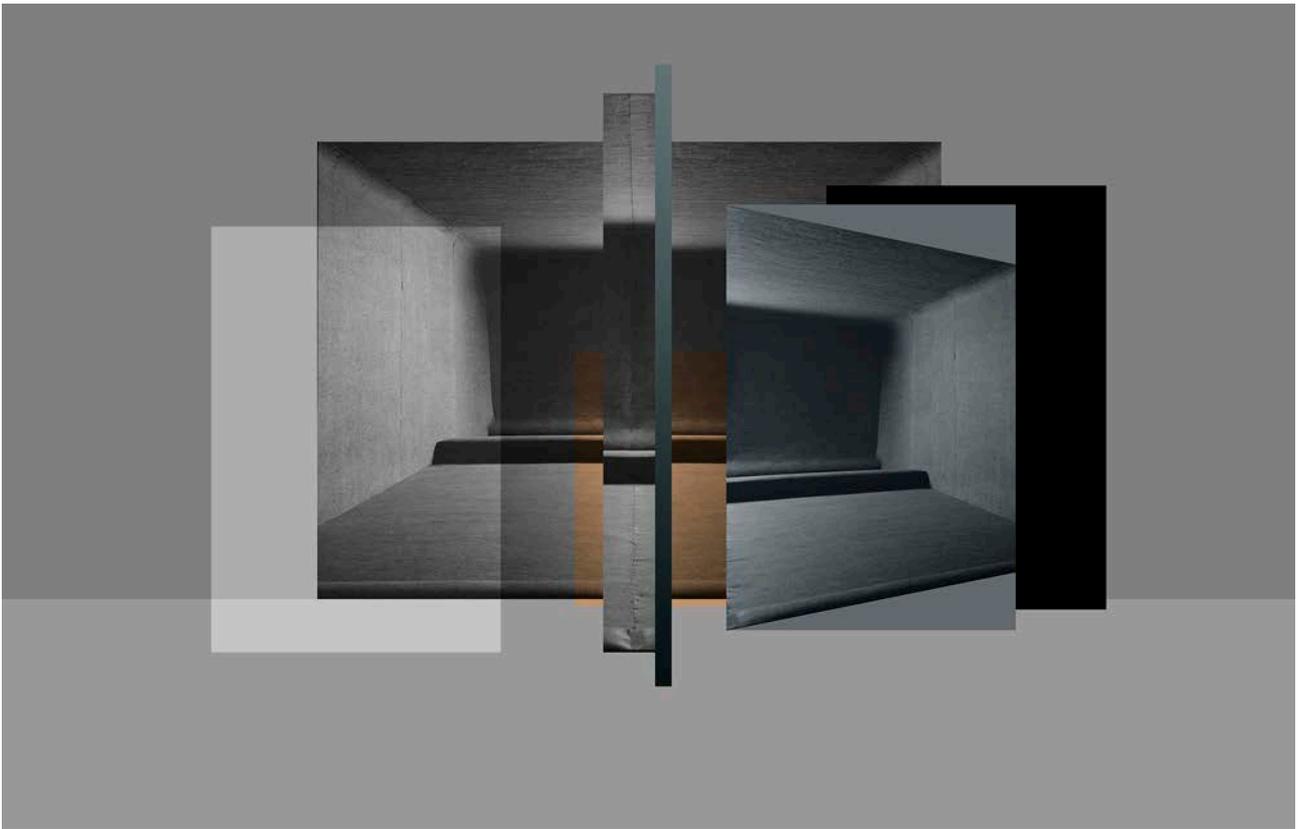
© Virginie Otth, Mental view\_01, 2016, tirage pigmentaire, 29.7x42 cm

### **Espace, espaces**

Ferme de la Chapelle, Grand-Lancy, 27.02. – 24.03.2016  
[www.fermedelachapelle.ch](http://www.fermedelachapelle.ch)

Avec : Virginie Otth, Yuki Shiraishi, Isabelle Schiper.

Espace-temps, espace mental ou illusoire, fantasmé ou imaginaire, ou encore interstellaire remontant à l'origine de l'univers, ces diverses thématiques trouvent un point d'intersection dans le concept de représentation. L'interprétation de l'espace, entre science et imaginaire, est le lien entre les œuvres de ces trois artistes. Les recherches plastiques de Yuki Shiraishi autour de la représentation de l'espace l'ont conduite à dialoguer pendant plusieurs mois avec le physicien du CERN John Ellis, ce qui a abouti au projet d'une sculpture monumentale dont le prototype est présenté dans cette exposition. Les dessins d'Isabelle Schiper ressemblent à des explosions cosmiques, formées de lignes en noir ou en couleur qui sont tracées à partir d'un centre laissé vide, ce qui crée un point focal d'énergie et de lumière aveuglante. Virginie Otth analyse notre perception visuelle par des installations et de points de vue éclatés qui questionnent sur la réalité de notre environnement et notre manière de l'appréhender.



© Virginie Otth, Versions d'un espace\_01, installation

" Sensation visuelle, perception, espace mental, le travail de Virginie Otth prend racine dans la réception du réel en se nourrissant des textes philosophiques qui ont analysé le processus de l'appréhension de notre environnement, matériel et conceptuel. De la photographie à l'image mouvante du cinéma, du concept abstrait à l'installation, elle a développé les diverses facettes de ce qui nous relie au monde par le regard. Elle s'intéresse tout autant à l'image que nos sens et notre cerveau transforment qu'à la mécanique même de la vision, lentilles, lumières, couleurs. Pour cette exposition, elle a imaginé un espace en le restituant visuellement de différentes manières. L'installation *Versions d'un espace\_01* propose de disloquer la perspective en accumulant simultanément différents points de vue d'une image de base qui rappelle à la fois une chambre noire, une salle isolée acoustiquement, un espace imaginé, dont seul la matière qui le tapisse se rapporte directement au réel, le feutre sombre. Cet espace est reconstitué par la photographie dans un cadre qui rappelle les écrans et renvoie au pictural, *Mental\_view*. Toute la salle se retrouve ensuite basculée en une image bidimensionnelle par le biais d'un miroir noir, *Allusion*. L'éclatement de l'espace et de la perception se retrouve également dans l'installation *Elliptique*. Ce projet, réalisé pour le Prix d'art intégré de ville de Nyon en 2015 décompose le procédé de la perception visuelle, avec une image photographique du lieu qui en pose d'abord le cadre, et aussi une lentille, un ovale, un miroir et une source lumineuse colorée suspendus dans le vide qui constituent les outils de la vision. D'une façon différente, la série photographique *Versions\_internal\_dimension* relate des différents modes de vision d'une même scène d'objets rappelant l'organe de la vue et montrés à travers différents filtres correspondant aux infinies manières de voir. "

Nicole Kunz

Source : dossier de presse



© Martin Widmer, Objet VII "Miroir" n°1 – V<sup>3</sup>, 2016

### **Jacques Berthet et Martin Widmer. Un art de la disparition**

CPG – Centre de la photographie Genève, 04.03. – 08.05.2016  
[www.centrephotogeneve.ch](http://www.centrephotogeneve.ch)

Le CPG présente deux séries inédites de Martin Widmer, dont *L'Ambiguïté où la Morte Inoubliée*, et une série, presque inédite, de Jacques Berthet datant de 2003. C'est l'absence de la figure humaine, là où on l'attend le moins, c'est-à-dire dans un miroir et dans une ville, le jour, qui fait le lien entre les œuvres de Martin Widmer et Jacques Berthet.

Organisée principalement autour d'une série de photographies de miroirs et d'un texte écrit sous hypnose, *L'Ambiguïté où la Morte Inoubliée* est une exposition qui emmène le spectateur au cœur des mécanismes de l'image, de la photographie, de la vision. La série de Martin Widmer, *Objet VII "Miroirs"* déjoue la croyance populaire selon laquelle la photographie est un miroir. Widmer nous propose la thèse inverse en photographiant ceux-ci, sans que ni son œil, ni celui de son appareil n'y apparaissent.

Les images montrées au CPG présentent le même miroir photographié sous divers éclairages. Martin Widmer tente de cette manière de cerner la réalité d'un objet qui, la plupart du temps, est vu sans jamais être vraiment regardé. Objet paradoxal de la vision, le miroir, permet à l'artiste de continuer de poser la question qui traverse son travail actuel: " Qu'est-ce que voir ? ". Cette question trouve un prolongement dans le texte, signé de l'artiste et mis à la disposition du spectateur, dans lequel un homme visite une exposition dont l'unique l'oeuvre, une photographie, résiste au regard, celle-ci étant masquée par des reflets qui traversent la vitre qui la protège.



© Martin Widmer, Objet VII "Miroir" n°2 – V<sup>2</sup>, 2016

Mais, ce " il n'y a rien à voir ", ce " on n'y voit rien " qui semble être le premier constat que le spectateur, réel ou fictionnel, fait devant les œuvres, n'est finalement que le point de départ d'une aventure visuelle dans laquelle d'inattendues apparitions se manifestent.

Si dans un premier temps le travail artistique de Martin Widmer s'est développé autour de la photographie et de la sculpture, il s'est depuis focalisé presque uniquement sur le médium photographique. Martin Widmer a ensuite orienté son travail photographique de façon à y intégrer complètement la question de l'objet, abandonnant dès lors leurs productions. Pour l'artiste, la distance physique et temporelle qu'instaurent les images photographiques avec le spectateur va de pair avec son projet de placer l'expérience de l'art dans un espace plus mental que physique. Martin Widmer s'intéresse depuis longtemps à la relation complexe qu'entretient la photographie avec le réel. Le CPG avait déjà, en 2013 à l'occasion de l'exposition FALSEfAKES, montré son travail à partir de représentation de végétaux, des branches d'arbres et de fleurs, où il n'était pas possible au spectateur de distinguer à l'œil nu entre " nature morte ", voire artificielle, et nature vivante. L'artiste lui-même parle de sa nouvelle série comme " d'une expérience au cœur même du fonctionnement des images, de leurs ambiguïtés, là où ce qui est vu ne coïncide pas forcément avec ce qui est réellement montré ! ".

Événement : 03.05., 18h Lecture des textes de Martin Widmer. En 2015, l'artiste a commencé un travail d'écriture qu'il réalise sous hypnose. L'artiste décrit, lui-même, ces textes comme des " dispositifs narratifs permettant de traiter en mouvements la question de l'image et de l'objet ".



© Jacques Berthet, Des palissades jaunes, 2003

L'exposition *Rumeur sur la ville* proposée à partir des photographies que Jacques Berthet a réalisé il y a treize ans pour le compte du département des constructions du Canton de Genève, extrait ce corpus du domaine documentaire, pour l'amener entièrement vers la fiction... Ce qui frappe avec ces images de 2003, c'est l'absence de toute figure humaine dans un paysage urbain. Non pas de nuit – nous connaissons tous "la ville qui dort", par exemple la série photographique et le film de Clemens Klopfenstein *Histoire de la nuit* – mais, fait rare, en plein jour. Nous pensons peut-être à des villes évacuées pour cause de tremblement de terre (L'Aquila ou Pozzuoli pour ne rester qu'en Italie), ou vidées pour cause de contamination radioactive, comme Pripyat près de Tchernobyl ou Tomioka près de Fukushima. Il n'y a rien de tout cela dans l'univers de Jacques Berthet. Bien au contraire : il s'agit du centre ville d'une capitale phare de la globalisation, aussi bien dans les domaines du commerce des matières premières, de l'horlogerie, de la diplomatie internationale que de la recherche en physique quantique. Bref, cette cité est un *hub* d'une importance mondiale. Mais elle semble être vidée de ses habitants.

Source : dossier de presse



© Bertrand Stofleth, Ancône, île de l'Homme d'Arme, digues de la CNR (Compagnie nationale du Rhône) et centrale nucléaire de Cruas-Meysse, 2007, de la série Rhodanie, 2007-2014

### **Bertrand Stofleth. Rhodanie**

SIG – Quartier Libre, Pont de la Machine, Genève, 12.02. – 29.05.2016  
[www.centrephotogeneve.ch](http://www.centrephotogeneve.ch)

*Rhodanie* est une série photographique de Bertrand Stofleth (1978, vit et travaille à Lyon). Durant cinq ans, il a suivi le cours du Rhône sur plus de 850 km, depuis sa source, un glacier dans les Alpes valaisannes, jusqu'à ses embouchures en mer Méditerranée. L'artiste construit un dialogue entre le paysage fluvial et l'espace frontière qui le borde, interrogeant ce qui se joue entre le fantasme d'une nature encore sauvage et son caractère profondément domestiqué.

Michel Poivert écrit à son sujet : " Bertrand Stofleth souligne les formes d'occupations, de transformations hétéroclites, d'aménagements provisoires, de sorte que le fleuve qui n'y perd rien en majesté et se voit au contraire affublé de petits riens qui le détournent des errements du sublime. "

L'exposition *Rhodanie* est, sur une initiative du Centre de la Photographie Genève (CPG), présentée en collaboration avec les Services Industriels de Genève (SIG) dans leur salle d'exposition Quartier Libre, sur le Pont de la Machine, juste au-dessus du Rhône même. Elle s'inscrit dans l'une des grandes lignes thématiques du CPG, c'est-à-dire le " style documentaire " et l'observation photographique du paysage à l'exemple d'expositions telles que *L'usage du paysage* de Max Regenberg en 2014 ou de *On the Edges of Paradise* de Laurence Bonvin en 2008.

Joerg Bader, commissaire d'exposition et directeur du Centre de la Photographie Genève

Publication : Bertrand Stofleth, *Rhodanie*, Arles, Actes Sud, octobre 2015, texte de Gilles A Tiberghien, philosophe, et entretien de Nicolas Giraud avec Bertrand Stofleth (Français-Anglais), 160 pages

Source : dossier de presse



© Ricardo Cases, de la série El porqué de las naranjas. Courtesy Espace JB

### **Ricardo Cases. El porqué de las naranjas**

Espace JB, Carouge, 29.01. – 31.03.2016

[www.espacejb.com](http://www.espacejb.com)

"[...] Pour un photographe, il arrive à un moment donné que de photographier la réalité ne soit plus suffisant. A force de documenter la surface des choses, d'essayer de retenir les symptômes ou les conséquences, on finit toujours par arriver trop tard. Si l'on veut sérieusement investiguer le monde qui nous entoure, alors il devient primordial de documenter le non visible, l'essence même des choses, les mécanismes. Si l'on arrive à ignorer la surface et de concentrer son regard sur les signes (dans ce cas précis, il s'agit de la région fertile du " Levante " située sur la côte Est du pays, un des points les plus chauds d'Espagne), on trouve dans l'entourage immédiat du photographe une maquette de tout ce qui existe, comme un laboratoire où tous ces mécanismes se manifestent librement. Il n'y a pas besoin de s'aventurer plus loin pour rencontrer ces moments d'épiphanie. *El porqué de las naranjas* (Le pourquoi des oranges) n'est donc pas un portrait à proprement dit du Levante, c'est le portrait de son esprit et par extension de l'esprit de l'Espagne.

Le photographe doit donc se promener comme en état d'alerte, à la recherche de cet instant où la réalité se dévoile, les yeux bien ouverts sur la surface des choses. Sa mission est de trouver ces cadrages de vérité, ces instants très concrets et complexes qu'il sait reconnaître sur le moment. Son rôle ne consiste pas à fournir des explications, il lui suffit de dire: " Voici ce que j'ai trouvé. Il y a quelque chose qui se passe là, on y trouvera peut être une réponse ". [...]

Pour le photographe, cette démarche est un voyage intime. Elle requiert de s'abroger des filtres de la raison, de s'affranchir des barrières intérieures et de s'ouvrir, de se mettre en résonance avec son environnement. Cela lui demande aussi de se plonger dans l'absurde et d'essayer de trouver les signes. Pour l'oeil averti, pour l'âme sensible et alerte, la réalité est une chose étonnante. Puis vient le moment de s'asseoir et d'observer ce qui a été capturé, d'interpréter, de filtrer, de se débarrasser de ce qui est facilement explicable afin de ne garder que le mystère. Pour le spectateur, ce résultat distillé sera un voyage radical et déroutant, une immersion dans une logique plus profonde et forte que la raison et qui lui imposera sa vérité. Les mécanismes du chaos sont tous là, terriblement troublants. [...]"

Luis López Navarro

Source : dossier de presse



© Olivier Lovey, de la série Heimweh, 2013-2016



© Olivier Lovey, de la série Heimweh, 2013-2016

### **Olivier Lovey. Heimweh**

Focale, Nyon, 13.03. – 24.04.2016 ; vernissage 12.03., 17h30  
[www.focale.ch](http://www.focale.ch)

La série intitulée *Heimweh* (2013-2016), construite autour des sociétés folkloriques du Valais, propose des portraits de ses adhérents. *Heimweh* est le mot allemand qui désigne le mal du pays ou la nostalgie. Il décrit à la fois la sensation d'un inconfort et celle d'une réalité perdue. *Heimweh* plutôt que *Heimhat* ! Douleur du souvenir plus que son enivrement, espace mélancolique plus que patriotique.

" À l'instar de la photographie, ces vêtements sont l'empreinte d'un temps passé. Tels des vanités, ils nous rappellent que rien n'est acquis, que tout est voué à disparaître, mais qu'à défaut d'immortalité un sursis reste toutefois possible. Ces gens savent bien que la nostalgie ne sert à rien, que l'important est de bien utiliser le temps dont ils ne peuvent arrêter l'écoulement (Gaston Deferre). "

Olivier Lovey

La série a été initiée en 2013 dans le cadre de l'Enquête photographique valaisanne EQ2.

" Pour Olivier Lovey les images posent en costume d'un dimanche d'autrefois. Quelques jeunes filles d'aujourd'hui, à qui l'on a transmis les secrets du jupon, se tiennent droites comme des i, en attente d'un point d'honneur. Elles sont savamment coiffées dans leurs robes aux dentelles millimétriques. Elles serviront dans ce costume d'apparat le fendant des jours de fête, accompagné de fromage de Bagnes et d'un vieux seigle coupé en lamelles. Si l'hôte est de prestige, il y aura de la viande séchée et l'on aura sonné la fanfare. Dans les compositions d'Olivier Lovey, la lumière du ciel arrive en oblique ou est diffusée du centre par une lampe électrique qui imite le pétrole. Les hommes en noir se sont réunis autour d'un tonneau vide depuis un quart de millénaire. Il y a du vin et des verres. Miracle du trait qui empêche que les couleurs du vitrail ne se



© Olivier Lovey, de la série Heimweh, 2013-2016

mélangent. Tout est bien compartimenté. La vieille abbaye du Châble offre son regard au regard du photographe, plus visage que bâtisse, l'édifice est marqué par le temps qu'il marque à son tour. L'âme de Maurice Chappaz y traîne encore mais elle ne fait plus beaucoup d'ombre. Olivier Lovey a nommé Heimweh cette série d'images en costume folklorique. Comme il a raison. Et comme tout ce cirque est circulaire. Le costume est une mise en scène mise en scène par le photographe, sur le lieu même du crime.

Vanité du présent qui retarde le futur en s'agrippant aux objets et aux gestes d'un passé résolu. Cela donne une danse nostalgique, les rires semblent une ironie muséographique. Sur une arche diabolique une personne hésite entre deux fictions. Est-il possible de conjuguer dans une même phrase le futur antérieur d'une rive et le plus que passé de l'autre ? "

Gabriel Bender pour EQ2.

Source : dossier de presse



© Myriam Ziehli, de la série *Wetiko Manifesto*, 2016, tirage jet d'encre sur papier photo, 40x50 cm

### **Anthropo(s)cène**

Galerie C, Neuchâtel, 10.03. – 16.04.2016 ; vernissage 10.03., 18h  
[www.galeriec.ch](http://www.galeriec.ch)

Avec : Peter Aerschmann, Polina Kanis, Yann Mingard, Myriam Ziehli.

L'exposition convoite deux lignes directrices. La première est une référence explicite au concept d'Anthropocène et aux effets de l'homme sur l'environnement. À cette époque de controverses et de questionnements sur le réchauffement climatique, sur la croissance démographique et la diminution de la biodiversité, de quelle manière l'art peut-il participer à repenser notre rapport à la Nature, à la Terre, à la Vie ? La deuxième ligne directrice évoque de manière plus subtile le concept de " scène ", au sens théâtral du terme. Sur cette " scène ", ce n'est pas la Nature, mais l'Homme seul, ses rituels, ses relations et ses comportements face aux autres qui sont convoqués et interrogés !

Dans *Anthropo(s)cène*, Myriam Ziehli présente un nouveau projet, *Wetiko Manifesto*. " *Wetiko* est un monstre de la mythologie amérindienne qui se matérialise sous la forme d'une bactérie qui, une fois infiltrée dans le cerveau humain, ouvre la boîte de Pandore. L'homme se met alors à vampiriser sa propre communauté, sa culture, son propre écosystème. *Wetiko Manifesto* est une ébauche de réponse positive à ce pessimisme ambiant. " Myriam Ziehli



© Yann Mingard, *Sunset 02*, 2015.

Gauche : Joseph Mallord William Turner, *The Decline of the Carthaginian Empire...*, exposée en 1817, (détail), huile sur toile.

Droite : Détail d'une capture d'écran d'une image trouvée sur *Google Image* suite à la recherche de mots clefs : "AQI + pollution de l'air en Chine 2015".



© Yann Mingard, *Sunset 07*, 2015.

Gauche : Joseph Mallord William Turner, *Skies Sketchbook (Finberg CLVIII), Red Sky and Crescent Moon*, c.1818, (détail), aquarelle et gouache sur papier.

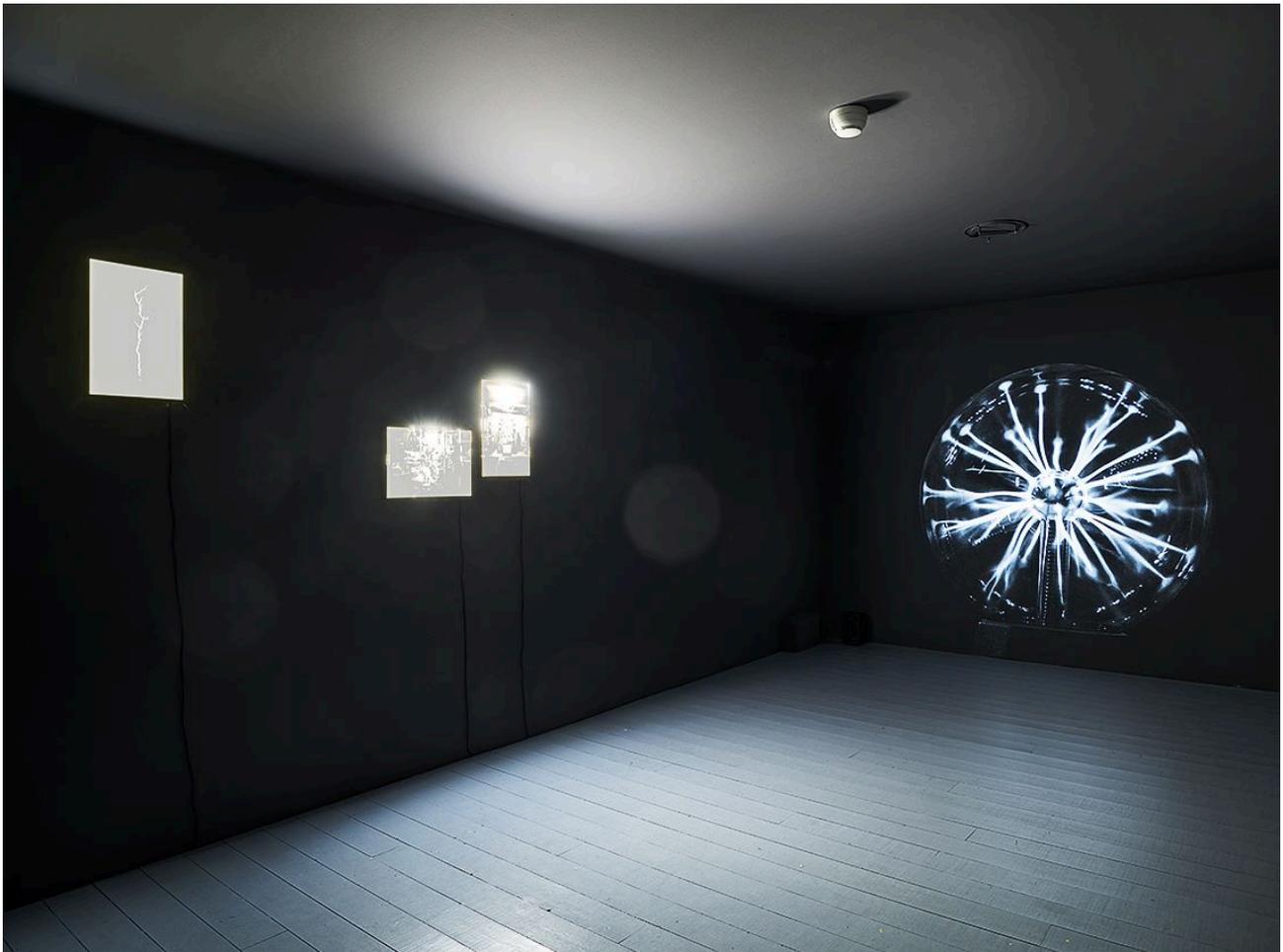
Droite : Détail d'une capture d'écran d'une image trouvée sur *Google Image* suite à la recherche de mots clefs : "AQI + pollution de l'air en Chine 2015".

### Yann Mingard, *Sunset*, 2015

Au XIX<sup>e</sup> siècle, plusieurs éruptions volcaniques importantes ont modifié et pollué la stratosphère de particules fines et d'aérosols sulfurés. Le Dr. Christos Zerefos, spécialiste des sciences atmosphériques à l'Université d'Athènes, le démontre par l'étude de peintures de grands Maîtres de l'époque. William Turner ainsi que d'autres peintres nous informent, sans le savoir, au travers de leurs couchers de soleil de la modification des couleurs par ces pollutions. [...]

En relation avec ces premières photographies, sont présentés des détails de captures d'écrans des dernières informations médiatiques et scientifiques sur les pollutions des villes chinoises entre 2014 et 2016 (l'impact de la pollution de l'air chinois est étudié et quantifié par le AQI, Air Quality Index basé et créé par l'Organisation mondiale de la santé). Ces derniers temps, les limites sanitaires ont été largement dépassées atteignant des records jamais vus. Un exemple extrême de la pollution mondiale générée par l'humain.

Source : dossier de presse



© Olivier Lovey, *Puissance Foudre*, 2011-2016, vue de l'exposition au Manoir de Martigny, 2016

### **Martin Jakob et Olivier Lovey. Nouvelle Génération**

GPS - Ganioz Project Space, Manoir de la Ville de Martigny, Martigny, 04.02. – 13.03.2016  
[www.manoir-martigny.ch](http://www.manoir-martigny.ch)

Sous le titre *Nouvelle Génération*, les lauréats des bourses ArtPro Valais 2015 pour artistes émergents, Olivier Lovey et Martin Jakob, sont réunis pour une exposition au Ganioz Project Space (GPS) du Manoir de la Ville de Martigny.

Olivier Lovey présente ici de nouvelles pièces (vidéo, caissons lumineux et photographie) qui viennent compléter sa série *Puissance Foudre* débutée en 2011. Il nous fait entrer dans l'univers haute tension de Jacques Emery qui entretient une relation très particulière avec la foudre. Enfermé dans sa cave, cet électricien crée des machines en taille miniature capables de recréer ce phénomène atmosphérique. Au-delà de leur fonctionnalité, Olivier Lovey, à travers ses images, en capte le potentiel esthétique et quasi mystique.

Avec son installation qui épouse les proportions de la deuxième salle du GPS, Martin Jakob poursuit son questionnement sur les processus de création. Repensant le sol de son atelier mais en vue rasante et à hauteur des yeux, il propose une Surface de transformation, un dispositif destiné à accueillir de la matière (plâtre) et du liquide (eau) et à en étudier les processus accidentels de transformation.

Curatrice : Anne Jean-Richard Largey



© Olivier Lovey, *Aura d'une pièce de 5 francs*, 2015, tirage pigmentaire, papier baryté, 60x80 cm, de la série *Puissance Foudre*, 2011-2016

" Une vision, un mirage, l'univers d'Olivier Lovey vacille entre mysticisme, évasion et magnificence du banal. Un banal, qui n'est d'abord que prétexte à la narration et devient, sous l'objectif et les effets photographiques, quasi-fiction. C'est donc à une véritable sublimation du réel que nous confronte ce magicien de l'image.

Pour son exposition au GPS, il poursuit sa série *Puissance Foudre* débutée en 2011 qui révélait le laboratoire d'expérimentation aménagé dans une cave par un passionné de haute tension. Cette série, sous ses apparences feintes de reportage photographique, laisse place au hasard et au mystère. D'un côté, trois caissons lumineux plongent le visiteur dans l'atelier digne de Frankenstein, où câbles, fils, interrupteurs, prises électriques et autres boîtiers semblent figés dans le temps. Cette impression est accentuée par l'utilisation du noir/blanc. En face, un filet de lumière dessinant l'aura d'une pièce de 5 francs, se joue du visiteur en lui donnant l'illusion d'une éclipse solaire. Enfin, la vidéo met en scène une boule à plasma qui vibre à l'unisson de Vivaldi. Un ingénieux système unissant son et haute tension. " A.D.

Olivier Lovey est né en 1981; il vit et travaille à Martigny. Après un master en Science et psychologie à l'Université de Fribourg, il exécute un bachelor à l'ECAV à Sierre et obtient son diplôme de l'Ecole de photographie de Vevey en 2011. Depuis 2012, il travaille comme artiste et photographe indépendant. En 2014, il réside à l'atelier d'artiste du canton du Valais à Paris. Il est régulièrement invité dans des expositions en Suisse et à l'étranger ainsi que dans des festivals consacrés à la photographie. En 2015, il a publié *Memorabilia*, ouvrage co-édité par NEAR et Till Schaap Edition. [www.olivierlovey.ch](http://www.olivierlovey.ch)

Source : dossier de presse



© Sarah Carp, En l'air, 2004

### **Sarah Carp. Respirations**

Espace CHUV, Lausanne, 14.01. – 07.04.2016

[www.chuv.ch/culture](http://www.chuv.ch/culture)

Un kaléidoscope d'images au fil narratif aléatoire, malicieux, espiègle, ludique, intense, poétique, offre au public du hall principal du CHUV (plus de 7000 personnes par jour) ce que la photographe Sarah Carp avait initialement réalisé à l'intention de son frère Henri pour l'accompagner au cours de son hospitalisation durant sa longue maladie et lui apporter " de la beauté, de la joie, de la vie. Un temps de respiration. "

A l'occasion de l'exposition, parution aux éditions art&fiction de *Petits récits de l'intemporel*, conversation entre Françoise Jaunin et l'artiste.

Née en 1981 à Zurich, diplômée de l'Ecole de photographie de Vevey, Sarah Carp vit actuellement à Cardiff et travaille en Suisse et au Royaume-Uni. A la croisée du reportage et de la mise en scène, ses photos évoquent la narration et oscillent entre la fiction et l'autobiographie. Sarah Carp a de nombreuses expositions à son actif. Ses travaux ont été sélectionnés dans divers concours et festivals en Suisse et à l'étranger. Elle a reçu le prix *Situation-2* (Ferme Asile, Sion) pour *Roots* et son travail *Donneuse apparentée* a été publié aux éditions Kehrer Verlag, Heidelberg, en 2013.

Exposition présentée dans le cadre des Rencontres arts et sciences 2015-2016 sur le thème " L'art et la culture à l'hôpital : un enjeu éthique ? "

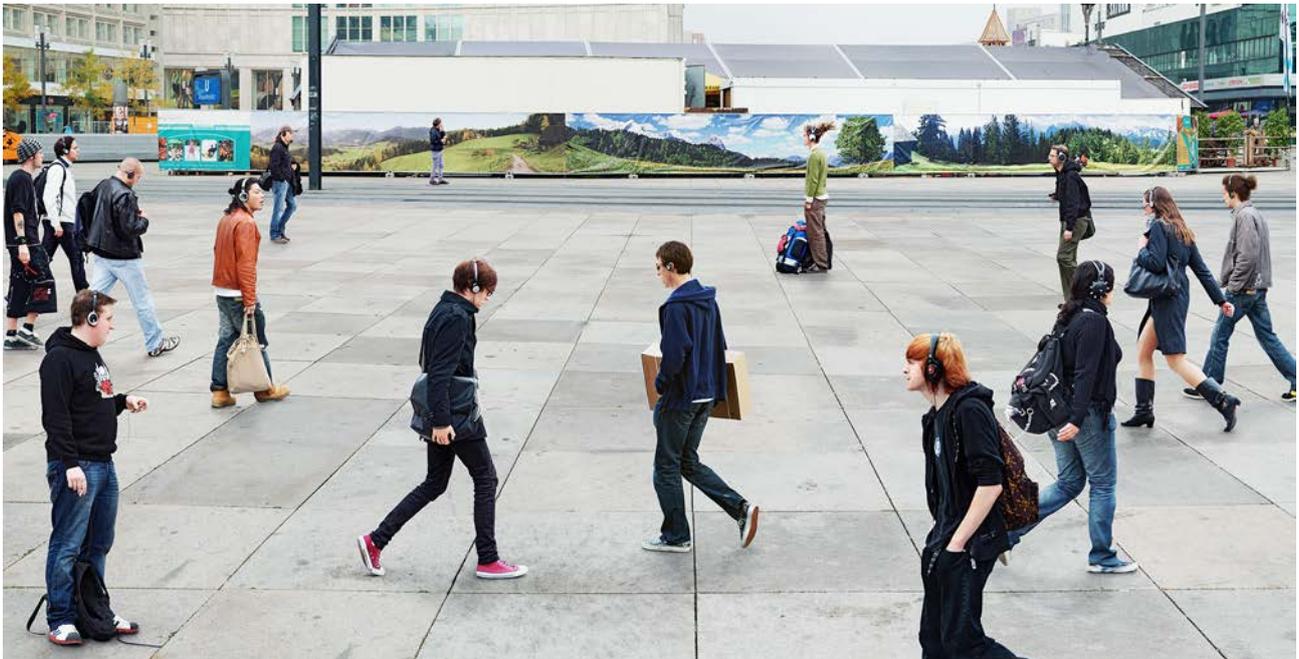
Source : dossier de presse



© Sarah Carp, Dans les bois, 2003



© Sarah Carp, La flaqua, 2003



© LawickMüller, Audioguide, de la série Scène urbaine. Groupes, scènes et autres structures sociales performatives, 2010, 90x175 cm

## **Anonymats d'aujourd'hui. Petite grammaire photographique de la vie urbaine**

Musée de l'Elysée, Lausanne, 27.01. – 01.05.2016

[www.elysee.ch](http://www.elysee.ch)

Avec : Anoush Abrar, Kristoffer Axén, Julien Benard, Kevin Bubriski, Marco Bohr, Stéphane Couturier, Luc Delahaye, Miklos Gaál, Lena Gomon, Nadja Groux, Raphael Hefti, Aimée Hoving, Valérie Jouve, Jonas Karlsson, Thomas Kern, Richard Kolker, Cyrille Lallement, Elisa Larvego, Floriane de Lassée, LawickMüller, Steve McCurry, David Molander, Suzanne Opton, Nicholas Prior, Frédéric Sautereau, Andrea Star Reese, Alexey Titarenko, Mieke Van de Voort, Maurice Vouga, Su Sheng, Hans Wilschut, Carlin Wing, Pablo Zuleta Zahr.

Quelle place la ville contemporaine donne-t-elle à l'individu ? Il est d'usage de dire que les métropoles actuelles sont anonymes, brassant des masses humaines dans lesquelles le citoyen se noie. L'isolement dans la masse qu'implique l'anonymat urbain n'est pourtant pas uniforme. Facteur d'exclusion lorsque la cité ne souhaite pas reconnaître l'individu – trop pauvre ou trop différent –, il offre également à des millions de gens la liberté de vivre en bonne harmonie les uns à côté des autres. Réalisée à partir des collections du Musée de l'Elysée, cette exposition explore quelques représentations contemporaines de l'anonymat dans la ville, et ses conséquences sur la figure humaine.

Tout au long de son histoire, la photographie s'est intéressée à l'urbanité, dont elle constitue un sujet central. Aujourd'hui, les photographes se frottent quotidiennement à l'anonymat urbain et en révèlent, par leurs multiples interventions, toute la complexité. Grâce à différents dispositifs formels, la photographie permet de comprendre certains aspects de cet anonymat – allant de la foule indistincte aux personnes les plus marginalisées, et des groupes uniformisés aux héros anonymes. La sérialité, le flou, le noir et blanc, la manipulation numérique ou la forme du reportage permettront ainsi à chacun d'accentuer certaines caractéristiques, donnant la tentation de proposer une petite grammaire photographique de la vie urbaine.

Une publication, sous la forme d'un guide, est proposée au visiteur afin de l'accompagner dans l'exposition et de lui permettre de prolonger la réflexion au-delà des murs. L'ouvrage reprend la structure par chapitres thématiques de l'exposition et propose un bref texte (en français et anglais) sur chaque œuvre présentée.

Commissaire : Pauline Martin, Musée de l'Elysée

Source : dossier de presse

" Travaillant en duo depuis 1990, Friederike van Lawick et Hans Müller explorent la constitution de groupes dans l'espace urbain. Qu'ils se créent par accident ou selon des affinités réelles, ils affichent des codes visuels très clairs [...] comme de petites tribus postmodernes. " Pauline Martin

Source : *Anonymats d'aujourd'hui. Petite grammaire photographique de la vie urbaine*, Lausanne, Musée de l'Elysée, 2016, p.103



© Hans Wilschut, Network, de la série Hermetic City, 2015. Courtesy Musée de l'Elysée

" La dimension formelle et géométrique de l'image interroge les frontières entre les espaces privés et publics, de plus en plus floues. Dans *Network*, la façade espagnole montre à la fois la densification urbaine et la promiscuité imposée aux individus, posant la question de la place que chacun est en mesure de prendre. " Pauline Martin

Source : *Anonymats d'aujourd'hui. Petite grammaire photographique de la vie urbaine*, Lausanne, Musée de l'Elysée, 2016, p.13



Werner Bischof, Americana, USA, 1954 © Werner Bischof Estate / Magnum Photos

### **Werner Bischof. Point de vue & Helvetica**

Musée de l'Elysée, Lausanne, 27.01. – 01.05.2016  
[www.elysee.ch](http://www.elysee.ch)

A l'occasion du centième anniversaire de la naissance du photographe suisse Werner Bischof (1916-1954), le Musée de l'Elysée présente une rétrospective de son travail intitulée *Point de vue*, produite par Magnum Photos (Paris). L'exposition propose près de 200 tirages originaux, parfois inédits, choisis dans la collection du Werner Bischof Estate (Zurich). L'exposition présente également des planches-contacts, des livres, des magazines et des lettres personnelles. Des projections permettent une approche contemporaine de son travail. L'exposition présente l'ensemble de son œuvre en Suisse (1934-1944), en Europe (1945-1950), en Asie (1951-1952) et en Amérique du Nord et du Sud (1953-1954).

Une seconde exposition, produite par le Musée de l'Elysée et intitulée *Helvetica*, s'attache exclusivement aux années suisses de Bischof : la période de formation, le travail en studio, la mode, la publicité, puis les années de guerre en Suisse, durant lesquelles il devient photographe de reportage en travaillant pour le magazine *Du*.

L'exposition *Helvetica* fait l'objet de la première publication de la Collection - Musée de l'Elysée.  
 Commissaires : Marco Bischof, Werner Bischof Estate, pour l'exposition *Point de vue*  
 et Daniel Girardin, Musée de l'Elysée, pour l'exposition *Helvetica*.

Source : dossier de presse



Werner Bischof, Päuli Jucker, Zurich, Suisse, vers 1941 © Werner Bischof Estate / Magnum Photos

L'exposition *Helvetica* présente de nombreux travaux de commande sous forme de magnifiques tirages ou de planches-contacts. La perfection technique et formelle dont Werner Bischof était capable est sans aucun doute liée à l'enseignement de Hans Finsler, photographe reconnu, à la Kunstgewerbeschule (école d'arts appliqués) de Zurich. Il y apprend aussi le graphisme avec Alfred Willimann, second mentor du jeune Werner dans les années 1930. Pendant la deuxième guerre mondiale, Arnold Kübler, rédacteur en chef du magazine *Du*, devient son nouveau mentor et l'encourage à se lancer dans le photojournalisme humaniste. La rétrospective *Point de vue* est très dense, le nombre important de photographies par cimaise ne permettant pas toujours d'apprécier chaque tirage *vintage* à sa juste valeur. Werner Bischof était un véritable maître de la composition et il était capable, même en situation de reportage dans un pays dont il ne connaissait pas la langue, de produire des images dont le cadrage comme l'éclairage sont esthétiquement subtils et fascinants. Par leurs qualités plastiques, les photographies de ses voyages en deviennent d'autant plus intéressantes qu'elles sont mises au service d'un sujet profondément humaniste. Le photojournaliste, membre de Magnum dès 1949, part en 1951 en Inde (célèbre reportage sur la famine pour *Life*) puis passe dix mois au Japon, y réalisant ses plus belles images. L'exposition permet aussi de découvrir plusieurs photographies couleurs intéressantes, mais moins connues, laissant imaginer que Bischof aurait pu développer son travail dans ce domaine, s'il n'était mort dans un accident de voiture au Pérou en 1954.

Nassim Daghighian



Anonyme, *Le château de Chillon au bord du Lac Léman et les Dents-du-Midi*, sans date, Photochrome. Courtesy MSAP

### **Un tour du monde en Photochromes**

Musée suisse de l'appareil photographique, Vevey, 18.02. – 28.08.2016

[www.cameramuseum.ch](http://www.cameramuseum.ch)

Dans les années 1880, Hans Jakob Schmid mettait au point un magnifique procédé d'impression couleur de la photographie, le Photochrome. A partir d'un négatif noir-blanc transféré sur autant de pierres lithographiques que l'on souhaitait de couleurs dans l'image finale, on obtenait une impression au rendu très subtil à une époque où la photographie couleur n'en était encore qu'à ses premiers balbutiements. L'imprimerie Orell Füssli à Zurich, qui employait Hans Jakob Schmid, prit un brevet pour ce procédé en 1888 et créa la société Photoglob Zürich (P. Z.) chargée de la commercialisation de ces images de formats très divers, du 12x17 cm jusqu'au 48x91 cm, et qui connurent immédiatement un succès qui dépassa largement les frontières helvétiques. Le musée suisse de l'appareil photographique abrite une belle collection de Photochromes qui sont une véritable invitation au voyage à travers le monde à la charnière des 19<sup>ème</sup> et 20<sup>ème</sup> siècles.

Commissaires : Katia Bonjour, Pascale et Jean-Marc Bonnard Yersin

Source : dossier de presse



Jules Decrauzat, *Joueuses de tennis lors d'un championnat sur courts couverts*, Genève 1920  
© Keystone / Photopress-Archiv / Jules Decrauzat

### **Jules Decrauzat. Un pionnier du photoreportage**

PhotoforumPasquArt, Bienne / Biel, 31.01. – 10.04.2016  
[www.photoforumpasquart.ch](http://www.photoforumpasquart.ch)

" C'est une découverte de taille : près de 1'250 négatifs sur verre datant de la période 1910-1925, conservés dans les archives de l'agence suisse d'images de presse Keystone. On connaissait la qualité de ces photos, mais on ne savait pas grand-chose des circonstances de leur création. Un travail de recherche approfondi permet aujourd'hui d'écrire un nouveau chapitre de l'histoire de la photographie suisse. Natif de Bienne, Jules Decrauzat (1879-1960), l'auteur de cette œuvre prolifique, est sans doute le premier photojournaliste important de Suisse. Ses prises de vue dans le domaine sportif, notamment des premiers essais de vol motorisé, sont révélatrices d'une société alors au seuil de la modernité. "

Peter Pfrunder, Directeur de la Fondation suisse pour la photographie (Fotostiftung Schweiz)

Réalisée grâce à une collaboration entre la Fondation suisse pour la photographie et le PhotoforumPasquArt ainsi qu'avec Keystone et la maison d'édition Echtzeit, l'exposition montre une large sélection d'agrandissements réalisés à partir des négatifs numérisés de Jules Decrauzat. Cette fraction dédiée au sport de l'archive du photojournaliste suffit à faire reconnaître que l'"Oncle Jules" était un pionnier et un maître dans son art. Un homme qui a non seulement créé des images individuelles passionnantes, mais aussi érigé un monument photographique à son époque.

L'exposition est accompagnée d'une publication en allemand.

Source : dossier de presse



© Stephen Shore, U.S. 10, Post Falls, Idaho, August 25, 1974, c-print, 19.7x24.8 cm. Courtesy Edwynn Houk

## SUISSE ALÉMANIQUE

### Stephen Shore. *Uncommon Places*

Galerie Edwynn Houk, Zurich, 11.02. – 07.05.2016

[www.houkgallery.com](http://www.houkgallery.com)

Voici l'occasion de (re)voir les magnifiques photographies *vintage* de Stephen Shore (1947, New York) issues de sa plus célèbre série réalisée entre 1973 et 1981, qui a donné lieu à la publication d'un livre incontournable, *Uncommon Places*. Les quinze épreuves à développement chromogène (c-prints) exposées ont gardé de très belles couleurs, bien que ce procédé argentique soit connu pour son instabilité et sa conservation assez mauvaise. Après avoir été le plus jeune photographe vivant présenté dans une exposition personnelle au Metropolitan Museum of Art, New York, en 1973, Stephen Shore a effectué un *road trip* à travers les USA muni d'un trépied et d'une chambre photographique 4x5 inch pour documenter son expérience de l'environnement et de l'espace construit américain. Dès 1974, il adopte le format 8x10 inch et rend compte du paysage vernaculaire de son pays dans des photographies où priment une grande exigence formelle dans la composition et un certain détachement vis-à-vis du réel représenté. L'ouvrage qu'il publie en 1982 chez Aperture, *Uncommon Places*, a influencé plusieurs générations de photographes et a fortement contribué à valoriser l'intérêt et l'importance de la couleur pour la photographie artistique.

Nassim Daghighian

Source : dossier de presse

→ Interview de Stephen Shore : [http://seesawmagazine.com/shore\\_pages/shore\\_interview.html](http://seesawmagazine.com/shore_pages/shore_interview.html)



© Kazuna Taguchi, *you are a mirror, reflecting me*, 2015, tirage gélatino-argentique, 42.3x28.2 cm. Courtesy Christophe Guye Galerie

**Katuna Taguchi. You are a mirror, reflecting me**

Christophe Guye Galerie, Zurich, 21.01. – 02.04.2016

[www.christopheguye.com](http://www.christopheguye.com)

Le travail de Kazuna Taguchi gomme les frontières entre photographie et peinture. Elle s'inspire généralement d'images publiées dans la presse pour réaliser des peintures monochromes à l'acrylique qu'elle reproduit ensuite photographiquement pour obtenir un effet particulièrement troublant.

L'artiste Kazuna Taguchi, née au Japon en 1979, vit à Vienne. Elle a obtenu en 2005 un M.F.A. en peinture à l'Université des beaux-arts de Tokyo, suivi en 2008 d'un Doctorat pour lequel elle a reçu le Prix Nomura. Après s'être fait remarquer lors d'expositions collectives, elle a eu plusieurs expositions personnelles en Asie, notamment à ShugoArts et void+ en 2009, à la Gallery 2, Séoul, en 2010 ainsi qu'à l'EsLite Gallery, Taïpei, en 2011. Elle est représentée par la Christophe Guye Galerie qui lui consacre une exposition à l'occasion de la sortie du livre *Blueness of the Blue* (Torch Press, Tokyo, 2016).

Nassim Daghighian

Sources : dossier de presse et citation : [http://www.philipbrophy.com/projects/rstff/SilentSiren\\_A.html](http://www.philipbrophy.com/projects/rstff/SilentSiren_A.html)



© Lars Huebner, de la série Nothing to Declare, Taiwan, 2014

### **Gute Aussichten 2015-2016. Jeune photographie allemande**

WidmerTheodoridis, Eschlikon, 12.03. – 30.04.2016 ; vernissage 12.03., 15h-20h  
[www.0010.ch](http://www.0010.ch)

Avec : Aras Gökten, Lars Hübner, Felix Hüffelmann, Kyung-Nyu Hyun, Kolja Linowitzki, Jewgeni Roppel, Gregor Schmidt, Kamil Sobolewski et Maja Wirkus.

En 2004, Josefine Raab et Stefan Becht ont créé un concours prestigieux pour la jeune photographie. Les professeurs de toutes les universités et hautes écoles allemandes peuvent proposer les travaux de diplôme de cinq candidats au maximum. Un jury constitué de personnalités renommées, telles que Juergen Teller, Andreas Gursky ou Ulrich Seidl, sélectionne des lauréats qui bénéficient de plusieurs expositions nationales et internationales. Pour l'édition 2015-2016, neuf artistes ont été choisis sur 104 candidatures provenant de 36 institutions.

'Quo vadis, world? – Contemplation and Utopia'

" [...] Since the beginning of the 20th century, technology has been the primary impulse for industrial and societal change. The 'limits to growth', that have been the subject of vivid discussion in the 1970s have long since been surpassed. The facts and challenges that we, and future generations, have to face are: migration, climate change, globalization and a growing population on the planet, while food and goods are distributed unevenly. There is also excessive exploitation of resources, the fight over these resources and geopolitical intervention. The future 'path' is not at all linear or predictable. The big plan seems to be far away in the future and when it comes to progress, the question remains how to integrate ethics and morality and whether what is possible in this world, will really do any good or is even necessary. The big question that is palpable in every corner of the world is: 'Where does this lead?' This question provides the undertone for all nine gute aussichten award-winning works of 2015/2016. As polyphonic as the melodies of the nine works may sound at first – when we take all of them in at the same time, a concert-like sound emerges. The individual ramifications all go back to the same basic question: What happens next? All award winners offer concrete reflections and blueprints that come back to the well-known topos 'panta rhei' ('everything flows'). "

Josefine Raab

Source : dossier de presse



© Felix Friedmann. Courtesy Sunday Gallery, Zurich

### **Felix Friedmann. Glorious Lands**

Sunday Gallery, Zurich, 05.02. – 05.03.2016  
[www.sunday.gallery](http://www.sunday.gallery)

Dans l'exposition *Glorious Land*, l'artiste autrichien Felix Friedmann montre des images produites principalement ces deux dernières années et qui reflètent sa compréhension artistique de l'existence humaine dans le contexte général de notre environnement. Ses photographies soulèvent des questions existentielles, révèlent des doutes, des surprises et des émotions, provoquant de nouvelles interrogations et une certaine consternation. Le monde perçu apparaît à chacun comme une mise en scène où se déroule le jeu de la vie. Les images nous font découvrir des histoires sans réponse définitive, elles proposent une ouverture et maintiennent la tension de ne pas savoir, de spéculer certaines réponses... Les photographies de Felix Friedmann sont fortement inspirées des choses ordinaires. Il montre des moments récurrents, qui semblent de nature similaire, mais se distinguent de par leur atmosphère unique. L'observateur se sent rapidement proche de ces images et réalise que Felix Friedmann tente de capturer, en elles, les choses que l'on néglige de regarder au quotidien, parce qu'elles sont trop simples ou éphémères, et que l'artiste met en avant dans son travail.

Nassim Daghighian

Felix Friedmann (1972) est né à Bâle ; il vit et travaille à Londres. Il a suivi des études de photographie à Vienne à la fin des années 1990. Son travail a été largement publié dans divers magazines internationaux et exposé en Europe. Il a publié son premier livre, *Interference*, en 2015.

Source : dossier de presse



© François Schaer, Montana, 2012, de la série Jours Blancs, tirage pigmentaire, 100x100 cm

### **Thomas Flechtner. Colder / François Schaer. Jours blancs**

Bildhalle, Kilchberg, 05.02. – 12.03.2016  
[www.bildhalle.ch](http://www.bildhalle.ch)

" *Jours blancs* est un travail sur la couleur. Le postulat formel de la série paraît d'abord simple : Prendre le blanc de la montagne enneigée et le brouillard des jours sans lumière comme toile de fond pour y peindre la couleur. Des touches de bleu, de jaune, de rouge – issues du monde ordinaire du ski – qui animent la surface lisse et immense des sommets suisses. Le blanc neutre et uniforme a cet avantage de permettre, par sa simplicité, la confrontation entre les quelques formes colorées qui s'en détachent. En résulte un travail formel qui rappelle les recherches menées par les premiers coloristes américains sur la sublimation du réel, voire du trivial, par la couleur. " François Schaer

" Le travail de François Schaer a cette particularité de brouiller les pistes tout en gardant une ligne claire et extrêmement lisible. Jouant de nombreuses pratiques photographiques, qu'il convoque pour s'en nourrir, il affiche la volonté de s'échapper de catégories trop réductrices pour proposer un travail très personnel, fruit de la rencontre entre le photographique, l'esthétique propre à la montagne, l'industrie du ski et la passion personnelle de l'auteur pour ces différents mondes. "

Pauline Martin, commissaire de la Nuit des images, Musée de l'Elysée

Source : [http://www.francoisschaer.com/jours\\_blancs.html](http://www.francoisschaer.com/jours_blancs.html)



© Thomas Flechtner, de la série *Colder*, 1996-2000, c-print, 80x100 cm. Courtesy Bildhalle

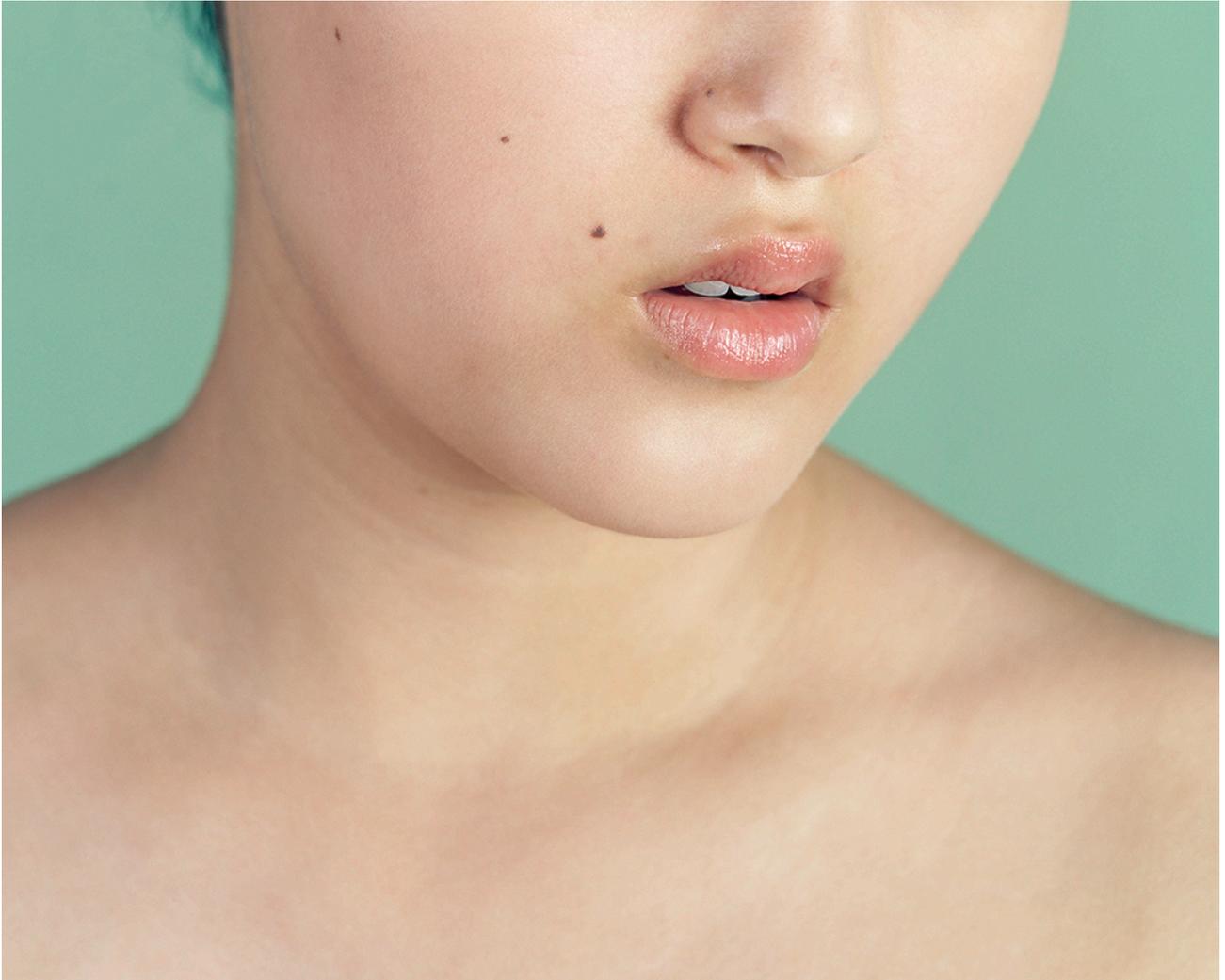
" *Colder* parle de paysage. L'école de Düsseldorf avait remis le genre au goût du jour avec des photos précises et neutres faites à la chambre, restituant, avec un maximum de détails, des paysages industriels qui existent tels qu'ils sont montrés. Ses fondateurs, Bernd et Hilla Becher, traduisaient ainsi une volonté quasi scientifique de fixer et de cataloguer ce qui va disparaître pour en garder la mémoire exacte.

À l'opposé de cette démarche, Thomas Flechtner [1961, *Winterhour*] nous emmène dans le monde de l'introspection et du mystère. Les éléments vibrent, l'hiver étouffe les sons, le monde moderne fait place à un silence feutré. La Ville de La Chaux-de-Fonds — située à 1000 mètres d'altitude — se présente de nuit, au cœur de l'hiver. La lueur des réverbères colore le paysage enneigé de teintes bleutées, rosées ou dorées, loin du monochrome de *Snowfall*. L'homme est absent, les lumières indiquent son repli à l'intérieur des maisons.

Le photographe parcourt les allées et les abords de la ville déserte. Il marche dans les rues silencieuses, au crépuscule ou au lever du jour. Ici et là les lumières des maisons se font timides comme si les habitants craignaient d'afficher leur présence. Un sentiment d'intemporalité plane sur le travail de Flechtner. Ses photographies sont réalisées à la chambre, une technique qui exige une approche méthodique, lente et précise. Résultant de longs temps de pose, les images appellent au calme. Le temps semble s'être arrêté ou avoir ralenti. Le spectateur doit uniquement se laisser absorber par l'environnement – tout comme le photographe qui a longuement arpenté en solitaire cette ville figée par le froid. "

Nathalie Herschdorfer

Source : <http://www.nuitdelaphoto.ch/photographe-thomas-flechtner-colder>



© Oskar Schmidt, Portrait (No. 2), c-print, 2015, détail du diptyque. Courtesy Parrotta Contemporary Art, Stuttgart

### **Situations # 28 - 31 – (in)stability**

Fotomuseum Winterthur, Winterthour, 06.02. – 03.04.2016

[www.situations.fotomuseum.ch](http://www.situations.fotomuseum.ch)

Situation #28 : Nicolas Maigret, *The Pirate Cinema*, 2012–2014

Situation #29 : Maryam Jafri, from the *Versus* series, 2012–2015

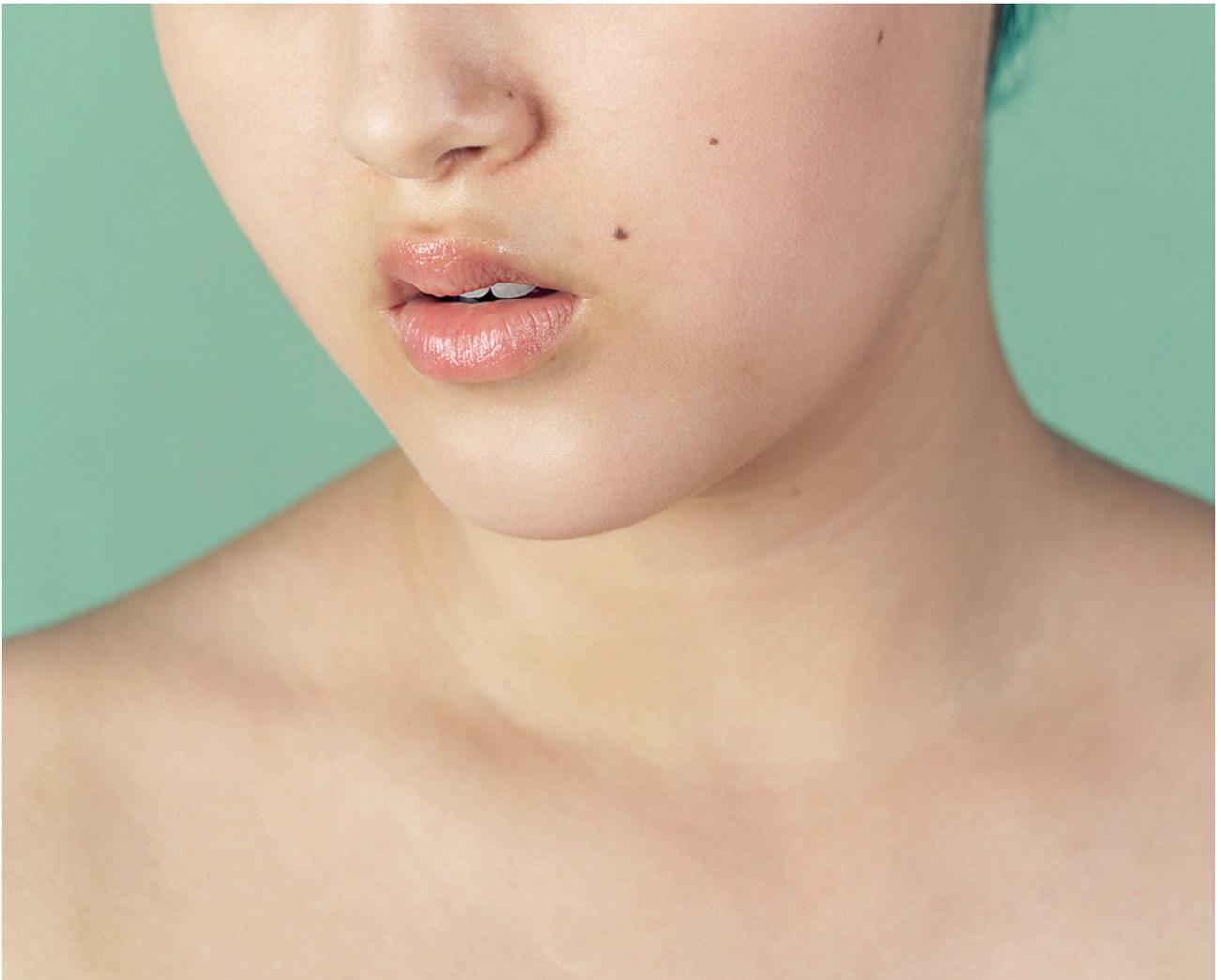
Situation #30 : Jan Dibbets, Richard Long, Robert Smithson, 1968–1979

Situation #31 : Oskar Schmidt, *Liquid*, 2015

Les nouvelles *Situations* lancées par le Fotomuseum sont réunies autour du thème de l'(in)stabilité. Dans la culture en ligne actuelle, nous assistons à des transformations radicales au sein de la production, de la distribution et de la consommation des images photographiques fixes ou en mouvement, qui apparaissent dans divers dispositifs et migrent entre eux de manière fluide, interactive et intermédiaire. Des processus de (dé)stabilisation sont constamment en cours, même dans les formes les plus statiques de la matière imprimée des archives. Cette nouvelle série de *Situations* retrace les moments productifs d'(in)stabilité dans l'expérience historique et contemporaine de la photographie et du film.

Nassim Daghighian

Source : [www.situations.fotomuseum.ch](http://www.situations.fotomuseum.ch)



© Oskar Schmidt, Portrait (No. 2), c-print, 2015, détail du diptyque. Courtesy Parrotta Contemporary Art, Stuttgart

Oskar Schmidt, *Liquid*, 2015

" Large quantities of pre-made, finely polished studio portraits and high-gloss product shots are available on the Internet for (free) use through digital image databases and stock photography agencies. These types of authorless photographs are mainly used by editors and agencies as starting material for other imaging processes and are tailored to meet different needs. Oskar Schmidt's photo objects are created as a clear reference to this photographed or animated imagery. The artist makes use of the rhetoric and aesthetics of everyday photography, transforming them into a clear artistic statement. By copying the variables of production and distribution almost down to the end product and only then investing it with a complex aura, a space for interpretation opens up to viewers that hold more than one "photographic" truth. "

Source : <http://situations.fotomuseum.ch/portfolio/schmidt/>



Brian Duffy, David Bowie, from Fashions, 1982 © BOW 100

### **Total Records. Vinyl & Photography**

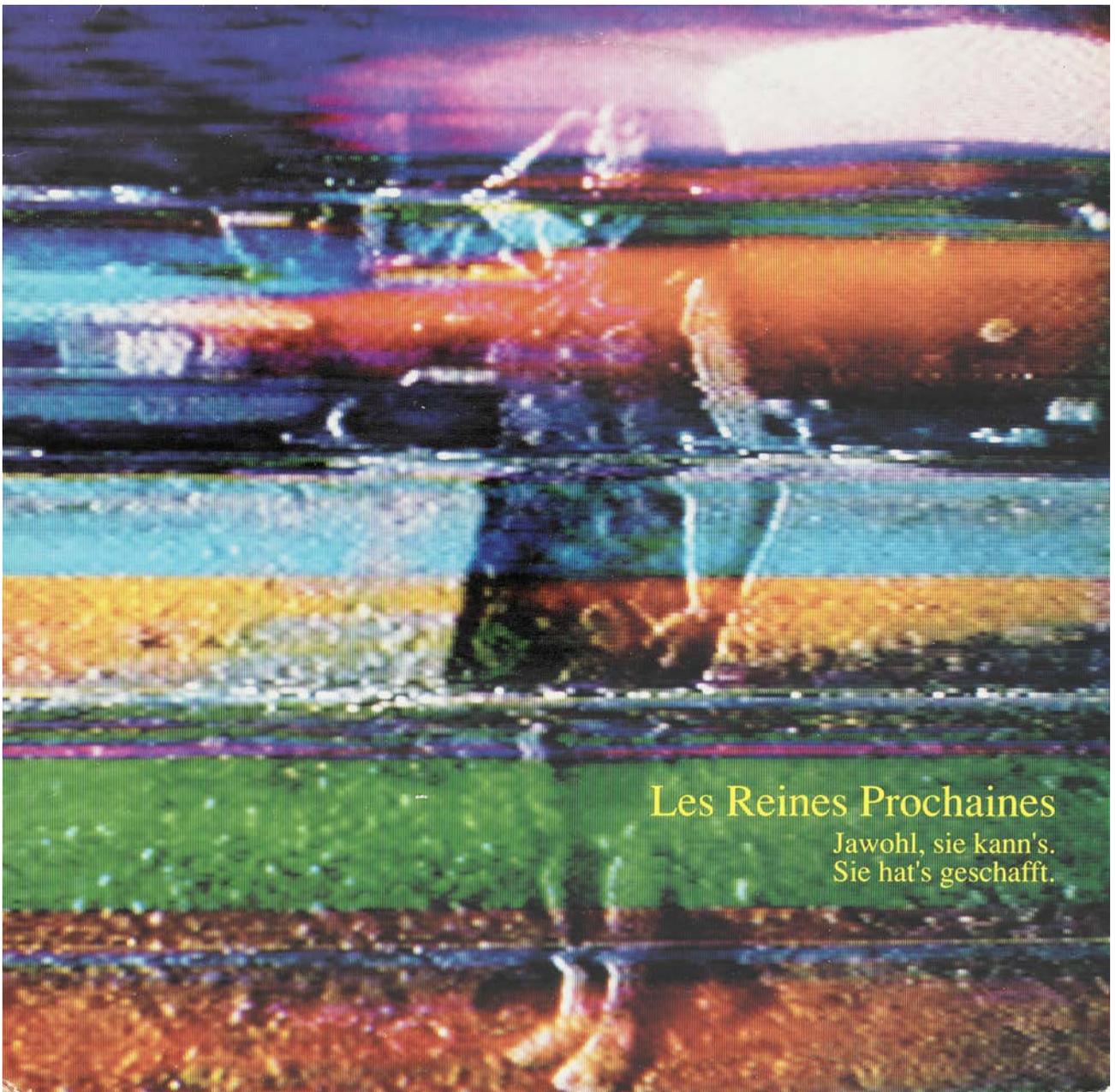
Fotomuseum Winterthur, Winterthur, 27.02. – 16.05.2016

[www.fotomuseum.ch](http://www.fotomuseum.ch)

Les disques vinyle et la photographie argentique sont devenus des media emblématiques du 20<sup>ème</sup> siècle. La valeur nostalgique d'un vinyle le doit autant à l'image de sa couverture qu'à l'enregistrement musical qui s'y trouve gravé. Un regard rétrospectif sur cette histoire commune des disques vinyle et de la photographie révèle qu'ils ont entretenu des relations complexes, que l'on peut retracer en parcourant les étagères remplies du format audio le plus durable et rentable du siècle dernier. L'exposition *Total Records* présente environ 500 couvertures d'album et raconte l'histoire de cette interaction multiforme de deux media, des années 1960 aux années 2000. Cette rétrospective nous fait voyager à travers l'histoire culturelle et médiatique de la seconde moitié du 20<sup>ème</sup> siècle, aussi bien que dans le monde intime de notre mémoire et des souvenirs que nous associons à ces images et aux morceaux de musique.

Nassim Daghighian

Source : dossier de presse



## Les Reines Prochaines

Jawohl, sie kann's.  
Sie hat's geschafft.

Kathy Freisager, Pipilotti Rist, Omi Scheiderbauer, Les Reines Prochaines, Jawohl, Sie Kann's. Sie Hat's Geschafft, 1990  
© BOY (Because Of You)



© Barbara Davatz, Lili et Franciska, 1982. Courtesy Fotostiftung Schweiz

### **Barbara Davatz. As Time Goes By, 1972-2014**

Fotostiftung Schweiz, Winterthur, 27.02. – 16.05.2016

[www.fotostiftung.ch](http://www.fotostiftung.ch)

En 1982, Barbara Davatz (1944) fait le portrait de douze jeunes couples de la scène zurichoise – couples d'amoureux, d'amis ou de proches. Elle les a photographiés sur un fond neutre, pour mettre en avant la force expressive des sujets, les visages, les regards, le langage corporel, le jeu subtil avec l'habillement et les accessoires. Ces prises de vues sont le point de départ d'un projet de longue haleine, qui couvre aujourd'hui déjà plus de trois décennies. En 1988, 1997 et 2014, elle poursuit sa série de portraits des mêmes personnes, certaines dans une autre constellation relationnelle. Il en résulte une étude singulière tant sur les marques visibles du temps qui passe que sur l'évolution de la société et des styles. *As Time Goes By* est aussi, in fine, un travail sur les forces d'attraction visibles et cachées entre les êtres. Ce classique de la photographie suisse est montré pour la première fois dans son intégralité à la Fondation suisse pour la photographie. L'exposition est complétée par d'autres séries de portraits conceptuelles qui mettent en exergue la cohérence et l'originalité de la démarche artistique de Barbara Davatz.

Publication : Barbara Davatz, *As Time Goes By. 1982, 1988, 1997, 2014*. Edition Patrick Frey, 2015.



© Barbara Davatz, Franciska et Lili, 1997. Courtesy Fotostiftung Schweiz



© Dmitri Leltschuk. Commentaire sur l'image : Des déchets, des clous, des fils de fer ou des éclats de verre provoquent souvent des blessures aux jambes des rennes. Comme ces animaux paissent à l'état semi-sauvage dans la toundra, ils deviennent alors des proies faciles pour les ours bruns et les carcajous ou meurent d'infections. Les rennes sont la seule richesse des Komis. Avec leur perte, leurs moyens de subsistance sont fortement réduits.

### **Dmitrij Leltschuk. L'Arctique des Komis, éleveurs de rennes dans le cercle polaire**

Forum pour la photographie documentaire, Coalmine, Winterthur, 22.01. – 24.03.2016

[www.coalmine.ch](http://www.coalmine.ch)

En 1999, Dmitri Leltschuk a quitté Minsk pour venir étudier à Hambourg. Il retourne régulièrement dans les anciennes républiques soviétiques pour attirer l'attention, grâce à ses reportages photographiques, sur différentes thématiques en lien avec sa région natale. Son projet traite de la République Komi dans l'Arctique. La région est durement affectée par le changement climatique et la fonte des glaces. Le photographe accompagne les éleveurs de rennes avec sa caméra lors de leurs déplacements quotidiens.

Dmitri Leltschuk (né en 1975) a étudié les techniques des médias à la Haute école spécialisée de Hambourg. Depuis 2007, il travaille comme photographe indépendant pour des revues comme *mare*, *GEO* ou *Der Spiegel*. Sa spécialité est le photojournalisme.

Curateurs : Sascha Renner et Alexandra Blättler

Source : <http://photo-award.org/?p=23&lang=fr>



© Uwe H. Martin, de la série *Landrush – Dry West*, 2015

### **Uwe H. Martin. Landrush – Dry West**

Espace pour la photographie contemporaine, Coalmine, Winterthur, 22.01. – 24.03.2016  
[www.coalmine.ch](http://www.coalmine.ch)

Depuis de nombreuses années, Uwe H. Martin témoigne de l'impact social et environnemental d'une agriculture qui, à l'échelle mondiale, gère difficilement les tensions entre sécurité alimentaire, production d'énergie et accaparement des terres.

Son dernier projet *Landrush – Green Revolution 2.0*, nominé pour le Greenpeace Photo Award, le conduit en Inde, un pays dans lequel l'agriculture "moderne" a entraîné une augmentation considérable des rendements au cours des cinquante dernières années. Les engrais et les pesticides utilisés ont toutefois des conséquences dévastatrices: les cas de cancer se multiplient parmi les travailleurs et les habitants.

Un long voyage attend les nombreux malades qui montent à bord du "train du cancer". Marquant 27 arrêts durant son trajet de huit heures à travers le Pendjab, ce train a pour terminus Bikaner, au Rajasthan, où un centre anticancéreux dispense des traitements aux malades.

Uwe Martin prévoit d'accompagner ces derniers dans leur vie quotidienne et à bord du "train du cancer" pour raconter l'histoire du progrès et de ses coûts. Il veut aussi montrer qu'il existe des solutions alternatives modernes à l'agriculture chimique, par exemple celles mises en œuvre par les petits paysans de Darveshpura (Bihar), qui leur permettent de récolter des quantités record de riz et de pommes de terre sans utiliser d'engrais chimiques ni de pesticides.

Uwe H. Martin a étudié le photojournalisme à la Haute école spécialisée de Hanovre et à l'École de journalisme du Missouri. En plus de son activité de photographe, il enseigne la photographie et la narration transmédia dans le monde entier. Membre de la célèbre agence Bombay Flying Club, ses projets vidéo et photo ont été distingués par de nombreux prix.

Curateurs : Sascha Renner et Alexandra Blättler

Source : <http://photo-award.org/?p=880&lang=fr>



Vivian Maier, Autoportrait, New York, 1954-1955 © Vivian Maier / Maloof Collection. Courtesy Howard Greenberg Gallery, New York

### **Vivian Maier. Taking the Long Way Home**

Photobastei, Zurich, 04.03. – 07.04.2016

[www.photobastei.ch](http://www.photobastei.ch)

De père américain, d'origine autrichienne, et de mère française, Vivian Maier (1926-2009) était gouvernante pour enfants et photographe amateur passionnée, munie d'un Rolleiflex puis d'un Leica III. Photographe de rue américaine largement méconnue de son vivant, Vivian Maier a réalisé des milliers de prises de vue dont la majorité n'a jamais été développée. L'exposition présente 150 images, en particulier celles de New York au début des années 1950 et de Chicago où elle a vécu dès 1956. Vivian Maier " magnifie les laissés-pour-compte, les marginaux, SDF, miséreux noirs ou blancs auxquels on sent qu'elle s'identifie. Son style fait le lien entre la photographie humaniste française et la photographie américaine des années 1955-1960, qui préfère montrer les êtres avec leurs failles et leurs faiblesses plutôt que de les idéaliser. Elle embrasse tous les sujets, tous les genres : natures mortes, paysages, portraits, –autoportraits, dans lesquels elle se dévoile à peine, corps androgyne, – visage chapeauté, refusant toute forme de séduction. "

Curateur : Daniel Blochwitz

Source de la citation : Yasmine Youssi, "Le mystère Maier", Télérama, 30.4.11, <http://www.telerama.fr/scenes/le-mystere-maier,68265.php>



© Vivian Maier / Maloof Collection. Courtesy Howard Greenberg Gallery, New York



© René Groebli, de la série *Magie der Schiene*, 1949

### **René Groebli. Magie der Schiene**

Museum im Beelpark, Kriens, 28.02. – 17.04.2016

[www.bellpark.ch](http://www.bellpark.ch)

René Groebli (1927, CH) a marqué l'histoire de la photographie avec son premier livre, *Magie der Schiene* (la magie du rail), publié à compte d'auteur en 1949. Il est alors âgé de 22 ans, commence sa carrière de photographe, voyage régulièrement hors de Suisse et prend le prétexte d'un trajet à bord de l'express Paris-Bâle pour réaliser ce travail personnel. Dans un style extrêmement audacieux, où l'on perçoit l'influence de la nouvelle objectivité, du Bauhaus et de l'école d'arts appliqués de Zurich, René Groebli crée une série profondément personnelle. Traversant la banlieue parisienne et la campagne française de l'après-guerre, le photographe passe de la cabine du conducteur à l'intimité d'un wagon, fixe l'entrée des tunnels ou le tracé des lignes électriques dans le mouvement, photographie le travail des cheminots et les locomotives lancées à toute vapeur. Par le jeu du grain, du flou et du contraste, ainsi qu'une exploration méthodique de son sujet, René Groebli parvient à restituer la vitesse et le bruit du train, la dureté du métal et l'odeur du charbon, livrant une œuvre expérimentale et radicale autour d'un sujet unique. De cette recherche esthétique formelle et rigoureuse naît un livre rare constitué d'une sélection de 14 photographies accompagnées d'un poème d'Albert Ehrismann, un exercice de style exceptionnel pour l'époque qui fait immédiatement entrer son auteur dans la cour des grands. Edité en allemand et en anglais à 1000 exemplaires, encore récemment célébré par Martin Parr dans son *Photobook* et toujours recherché par les collectionneurs, *Magie der Schiene* est un ouvrage incontournable.

Source : <http://www.loeildelaphotographie.com/fr/2015/09/16/article/159870308/paris-rene-groebli-a-la-galerie-esther-woerdehoff/>



© René Groebli, Liegender Akt (Nr. 532), 1952, tirage argentique sur papier baryté, 50x60 cm, de la série Auge der Liebe, 1954

### **René Groebli. Early Works**

Bildhalle, Kilchberg, 18.03. – 28.05.2016 ; vernissage 17.03., 18h30  
[www.bildhalle.ch](http://www.bildhalle.ch)

Dans une approche radicalement différente de *Magie der Schiene*, qui illustre la liberté de style que le photographe exercera tout au long de sa carrière, *Das Auge der Liebe* (L'œil de l'amour) retrace le voyage de noces de René Groebli et de sa femme, Rita, au début des années 50. Le couple s'étaient marié en 1951, mais le manque d'argent et de temps avait retardé leur voyage de noces. Trois ans plus tard, ils partent enfin célébrer leur amour à Paris et séjournent à Montparnasse dans un hôtel modeste. Le photographe prendra plus de 300 clichés, au Rolleiflex et au Leica. Le livre, publié en 1954, n'en retient que vingt-cinq, sélection précise effectuée par René et Rita. Dans un noir et blanc doux et délicat, le photographe réinvente le nu et dévoile les jambes, les seins, le corps de son épouse mais aussi son visage, ses mains et le décor de l'histoire. Dans cette chambre d'hôtel modeste de la France de l'après-guerre : rideaux en dentelle à angelots, lits de fer et papiers peints à fleurs, où s'épanouissent pourtant leurs amours débutantes. Cette vision sensuelle de l'amour conjugal sera qualifiée à l'époque de pornographie par un journal local zurichois. Pour nous, c'est un poème érotique et sensible : le photographe nous fait entrer dans la chambre à coucher et cette intimité offerte à l'objectif est le plus beau témoignage de son amour.

René Groebli est né en 1927 à Zurich. Il prend ses premières photos avec un Rolleiflex en 1942 et commence à apprendre la photographie l'année suivante. En 1945, il étudie à l'école des Arts et Métiers de Zurich auprès de Hans Finsler puis se forme comme opérateur de cinéma et commence à expérimenter la photographie du mouvement. En 1949, il publie son premier livre *Magie der Schiene* (Magie du Rail), d'une esthétique radicale par son travail sur le flou et le grain de l'image. Dans les années 1950, il travaille comme reporter pour l'agence londonienne Black Star et publie dans les grands magazines de l'époque puis ouvre un studio de photographie publicitaire et industrielle qu'il conservera jusqu'à sa retraite. Reconnu comme un maître de la couleur, il pratique tous les genres et suit les évolutions stylistiques et techniques de la photographie sur cinq décennies, dans une approche où l'avant-garde se mêle à une esthétique plus classique. En 1981, le photographe vend son fonds et s'installe en Provence où il redécouvre les possibilités du noir et blanc dans son travail personnel. En 1999, le Kunsthhaus de Zurich lui consacre une rétrospective.

Sources : <http://www.loeildephotographie.com/fr/2015/09/16/article/159870308/paris-rene-groebli-a-la-galerie-esther-woerdehoff/>  
[http://www.ewgalerie.com/assets/files/pdf/Groebli\\_Rene/Groebli\\_fr.pdf](http://www.ewgalerie.com/assets/files/pdf/Groebli_Rene/Groebli_fr.pdf)



© Serge Hasenböhler, *fund 20*, 2015, tirage pigmentaire, 120x120 cm. Courtesy Galerie Gisèle Linder, Bâle

### **Serge Hasenböhler. Fundus**

Galerie Gisèle Linder, Bâle, 22.01. – 12.03.2016  
[www.galerielinder.ch](http://www.galerielinder.ch)

La nouvelle série d'œuvres *Fundus* (fonds, base, collection) perpétue la fascination de Serge Hasenböhler pour la nature morte. Les photographies exposées ici montrent des objets discrets et insignifiants que l'artiste trouve sur son chemin lorsqu'il se rend à son studio au *Dreispitzareal*. Hasenböhler les collectionne comme de précieuses trouvailles et leur procure dans son studio une nouvelle entrée en scène sur une table couverte d'un linge noir. Parfois, ce sont des pièces individuelles telle que cette poutre en bois qui est examinée de près par le photographe. (*fund 09*, *fund 10*). Une attention particulière est alors accordée à la matérialité sensuelle de la surface. Hasenböhler explore ses irrégularités plastiques et structurelles avec plusieurs prises de vue macro qu'il réunit ensuite sans raccord en objets sur son ordinateur. Il y a des chantiers au *Dreispitzareal* ; des matériaux de construction tels que du bois ou des produits de remplissage y ont une fonction accessoire: ils ne seront pas visibles dans l'architecture terminée. Dans les photographies de Hasenböhler, ils sont non seulement mis en scène sous un éclairage optimal, mais ils se transforment dans le processus de la prise de vue et du montage photographiques en objets d'art qui, débarrassés de leur fonction primaire, apparaissent comme des objets précieux provenant d'un autre monde (*fund 20*).

[...] Le studio de Hasenböhler ressemble à un cabinet de curiosités, dans lequel les ballons et les morceaux de bois collectionnés trouvent leur dernier emplacement dans l'image photographique. Pendant le processus artistique de la photographie, ils obtiennent une deuxième vie : ils flottent comme des planètes qui n'ont pas encore été découvertes ou ils rappellent, avec des plis et un nombril, un corps amorphe dans le processus de sa création (*fund 18*).

Barbara van der Meulen

Traduction: Liliane Vindret



© Annelene van der Stouwe

### **Hinundzurück. Fotografien zur Tramlinie 8**

BelleVue, Bâle, 27.02. – 20.03.2016

[www.bellevue-fotografie.ch](http://www.bellevue-fotografie.ch)

Avec : Jeannine Danhieux, Petra Dettwiler, Raymond Dettwiler, Eric Engeler, Günther Fischer, Christiana Grümayer, Eva Günther-Thietke, Irène Hänni, Peter Hartman, Petra Hartmann, Gabi Hirt, Siegfried Lips, Andreas Mann, Willi Matter, Silvia Rava, Stefan Ryser, Werner Sieber, Urs Schmid, Annelene van der Stouwe, Peter Vögtle, Eva Weibel, Siglinde Wißgott, Bernhard Wißgott.

Dans cette exposition collective intitulée *Aller-retour*, la ligne de tram 8 de la ville de Bâle est traitée dans vingt-trois travaux photographiques très variés, allant du reportage à la photographie expérimentale. La nouvelle connexion de la ligne 8 avec la ville allemande de Weil, à la frontière, apporte des changements dans la vie sociale et a ouvert un nouveau champ d'exploration pour les photographes. Dans certains travaux, l'être humain est au centre, dans d'autres, ce sont les stations et les environs le long de la ligne de tramway qui sont représentés. L'exposition est organisée en collaboration avec l'association de photographes FGD, Fotografischen Gesellschaft Dreiland, de Weil-am-Rhein.

Nassim Daghighian

Source : communiqué de presse



© Sebastian Copeland, Iceberg IX, Greenland 2010. Courtesy Galerie Bernheimer

### **Booth D9 – Sélection Paris Photo**

Galerie Bernheimer, Lucerne, 21.01. – 24.03.2016  
[www.bernheimer.com](http://www.bernheimer.com)

La foire Paris Photo est considérée comme un événement majeur pour la photographie. En 2015, plus de 140 galeries venues de 34 pays y exposaient des œuvres du 19<sup>ème</sup> siècle à aujourd'hui – soit plus de 3500 photographes – dans le magnifique espace du Grand Palais.

Suite aux événements tragiques du 13 novembre 2015, la Galerie Bernheimer, qui exposait au stand D9 de Paris Photo, a décidé de réagir à la fermeture prématurée de la foire en proposant une reprise de son exposition parisienne en ses murs.

Une petite rétrospective de l'œuvre du photographe français Lucien Clergue présente les séries célèbres de *Nus de la Mer* et *Nus de la Plage*. Une sélection de photographies classiques et contemporaines complètent l'exposition avec un accent mis sur les images du prolifique Jeanloup Sieff, mais également des photographies d'Annie Leibovitz (série sur la danse), Horst P. Horst (mode), Julian Schnabel (Polaroid), Vanessa von Zitzewitz (nus), Mat Hennek (nocturnes de Tel Aviv), Silke Lauffs (tirages au platine de torsos de chevaux) et Jan C. Schlegel (portraits).

Bernheimer présente également le nouveau livre du photographe américain Sebastian Copeland, *Arctica – The Vanishing North*, qui documente et met en évidence les effets des changements climatiques. Ses images montrent un monde éloigné en danger, près de disparaître.

Nassim Daghighian

Source : dossier de presse



© Jeanloup Sieff, Catherine Deneuve, Paris, Vogue, 1969. Courtesy Galerie Bernheimer